

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

53e Année. N° 9 1er Septembre 1910.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(Suite.)

Il en est de l'humanité comme des individus dont elle se compose, dit Lamennais. Ses souvenirs ne remontent point au delà d'une époque assez avancée déjà de son évolution ; elle n'a point conscience des états antérieurs ni des manifestations de sa primordiale activité ; mais comme il arrive toujours, là où l'histoire se tait, le mythe prend naissance. C'est ainsi que l'antiquité classique nous parle de quatre âges successifs qu'elle désigne sous les noms poétiques d'âge d'*or*, d'*argent*, d'*airain* et de *fer*, âges de pure fan-

taisie, cela va sans dire. Et c'est alors qu'est intervenue la science qui, en manière de rectification, nous enseigne que la civilisation humaine a passé, du moins en Europe, par trois phases plus ou moins distinctes auxquelles l'on a donné les noms un peu trop significatifs, semble-t-il, d'âge de *pierre*, d'âge de *bronze* et d'âge de *fer*. Les deux âges de pierre se subdivisent en deux périodes dont la plus ancienne s'appelle l'âge de la « pierre taillée » et la plus récente, l'âge de la « pierre polie ».

De ces deux périodes la première a vu l'ours des cavernes, l'éléphant mammouth, le rhinocéros et le renne, plus quelques félins (lions et tigres) que l'on ne retrouve plus dans la seconde époque. Quant à l'âge de la pierre polie, il se distingue par des progrès remarquables. De toutes parts s'élèvent ces dolmens paléolithiques, mystérieux monuments auxquels semblent se rattacher certaines vagues idées religieuses manifestées par les rites d'un culte inconnu, en même temps que naquit l'agriculture favorisée par la domestication de plusieurs animaux devenus plus tard nos compagnons les plus fidèles et nos auxiliaires les plus précieux.

A ces deux âges de la pierre succédèrent celui du bronze (alliage de cuivre et d'étain) puis enfin, mais bien plus tard, celui du fer qui caractérise la troisième phase de la civilisation européenne.

Le voici donc entré en scène, cet homme, ce primitif, notre véritable ancêtre. Mais quelle désillusion pour moi, dit Edgar Quinet, et que de contradictions viennent m'embarrasser dans mes recherches sur l'origine de l'homme.

Quand a-t-il paru pour la première fois? A quel moment de la vie universelle placerai-je son berceau? Quelles furent les heureuses dispositions de tout ce qui l'entourait sur la terre et dans le ciel, à l'heure où il surgit du milieu de tant d'êtres inférieurs?

Sans doute la nature entière sourit à son nouveau-né de son plus doux sourire. Ce fut à coup sûr un jour de fête et j'y voyais concourir tout ce que la terre renfermait alors de beautés et de vie. Quel oiseau eût refusé son hymne de bienvenue à ce privilégié de la création, quelle fleur, son parfum; quel rayon de soleil, sa lumière vivifiante et sa douce chaleur?

Voilà ce que je répétais avec les premières mythologies, avec les poètes, avec le simple bon sens de la raison humaine... Hélas! combien vite s'envola mon beau rêve, quand m'étant tourné vers les savants, je vis qu'ils rejetaient comme une fable puérile l'idée de cet épanouissement du monde et froidement me déclaraient qu'il faut faire coïncider cette première apparition de l'homme avec ce qu'ils appellent l'époque glaciaire (1)... l'époque glaciaire, la plus sinistre page de l'histoire de notre monde! C'est par tour-

(1) Ed. Lartet, Albert Stendel, F. Troyan, H. Le Hon, J. Lubbock, N. Joly, Ch. Lyell et combien d'autres encore.

billons épais que tombe la neige; si elle fond, c'est pour se convertir en névés qui couronnent toutes les cimes d'un formidable turban de glace — et c'est à ce moment-là, quand tout semble devoir mourir que ce gigantesque sépulcre fut donné pour berceau au misérable paria d'une nature impitoyable !

Spectacle terrifiant! L'on ne voit de tous côtés qu'une mer à demi congelée qui sous les rafales de la tempête charrie çà et là des montagnes flottantes. Voici l'Angleterre qui, tantôt engloutie, tantôt émergée, devient tour à tour île ou continent. Là-haut, vers le pôle, c'est sous des masses immobiles que disparaissent les terres de l'Ecosse, de l'Islande et de la Scandinavie et c'est au Groënland que ressemble le centre de notre Europe, alors que sept glaciers descendant de la Suisse et poussant devant eux leurs moraines — deux vers l'Italie, les cinq autres vers la Baltique — transportent par-dessus les lacs et jusque sur les pentes du Jura, d'énormes blocs erratiques, où se meurent, dans la neige, les roses alpines du Simplon et du Saint-Gothard (Ed. Quinet).

Oui, tel était alors notre infortuné continent ; et c'est dans ses vallées à peine essuyées qu'envahissait tour à tour l'inconstante mer de glace, que nous voyons, qui donc?... que nous voyons l'homme errant dans ces solitudes désolées, au milieu de troupeaux de mammouths et de rhinocéros géants. Ces derniers sont couverts d'une épaisse fourrure, mais l'homme, lui, est nu ou peu s'en faut et l'on est contraint d'avouer que si cette terre fut en effet son berceau, tout fut fait pour lui apprendre à se raidir assez pour pouvoir lutter contre une nature marâtre à ce point dépourvue de pitié, car n'oublions pas que dans cet abandon de l'univers, il eut pour dangereux contemporain le grand ours des cavernes, le plus terrible des carnassiers de cette époque. Que dut-il se passer entre ces deux êtres si différents? d'horribles luttes à n'en pas douter, luttes fréquentes, presque continues, car partout dans les fouilles, l'on retrouve leurs ossements entremêlés et comme confondus.

Oui, certes, cet ours fut l'ennemi, mais qui sait s'il ne fut pas en même temps une sorte d'instructeur involontaire ou de modèle sans le savoir que l'homme, naturellement imitateur, copia tout en le combattant? N'apprit-il pas, en voyant l'industrieux quadrupède se creuser une tanière ou se choisir une caverne, à se créer, lui aussi, un abri quelconque, grotte qu'il approprie à ses besoins ou hutte de branches et de feuillage qu'il se construisit de toutes pièces... sans compter qu'en le voyant si chaudement vêtu, l'idée lui vint de s'habiller, lui aussi, et cela en s'emparant de sa fourrure, alors que, soit que l'ayant capturé dans un piège, soit que l'ayant vaincu dans un combat corps à corps, il s'était rendu maître de son redoutable adversaire ?

Toujours est-il que le temps s'écoulait, et qu'infatigablement tournait l'éternelle roue des évolutions. L'homme résistait, survivait, alors que dis-

paraissaient successivement certains acteurs du drame de la vie, tel entre autres que le grand ours qui, en dépit de sa force, déclina, abdiqua et fut rayé du cadre des survivants. C'est parmi ces derniers que se multiplia un autre contemporain de l'homme mais plus puissant que l'ours, plus industrieux et surtout plus inoffensif, ce fut le mammouth, célèbre et colossal ancêtre de nos modernes éléphants. Comparse important de l'homme, ce fut de lui que ce dernier apprit diverses choses fort utiles entre autres l'art de déterrer sous la neige les racines que les hivers glaciaires avaient épargnées et d'autre part encore celui de découvrir les oasis de verdure çà et là dispersées dans les déserts où la glace s'était enfin fondue. C'est à la suite des troupeaux de mammouths que l'homme désormais vêtu et armé, s'engagea dans les immenses pérégrinations que faisaient ces puissants mammifères de la Sibérie au Périgord, de l'Allemagne à l'Oural, de l'Oural aux lacs de l'Ohio et de la Pensylvanie, où l'on a trouvé leurs ossements enfouis dans les mêmes parages.

Puis voici que les mammouths disparurent à leur tour et qu'après eux se montrèrent les rennes. C'est par troupeaux immenses, que des régions sibériennes, ils s'élancèrent dans les steppes de l'Europe centrale comme s'ils prenaient à eux seuls possession du vaste héritage abandonné; et de fait il était riche cet héritage, car les nouveaux venus trouvèrent en Allemagne et en France, jusqu'aux pieds même des Pyrénées, d'épais tapis de mousse dilu vienne analogue à celle dont ils se nourrissent de nos jours en Laponie, au Groënland et au Labrador.

L'on a maintes fois parlé de l'éducation de l'animal par l'homme, mais n'y aurait-il par contre de l'éducation de l'homme par l'animal? Ne sont-ils pas solidaires l'un de l'autre? Les êtres, qui ont précédé le futur maître du monde, ne lui ont-ils pas légué une partie de leur expérience, ne fût-ce que la connaissance de la terre qu'ils avaient explorée avant lui? D'après une vieille légende, c'est en poursuivant un cerf que les Barbares ont appris l'existence de l'Europe. Combien de fois cette légende ne s'est-elle pas réalisée dans l'histoire de l'homme des périodes glaciaires, alors que tout en luttant contre la bête, il l'a imitée, s'est inspiré de ses habitudes, de ses coutumes, de ses subterfuges eux-mêmes, bénéficiant d'elle de toutes façons, y compris bien entendu l'utilisation de ses dépouilles, ossements, peaux et fourrures, après qu'il en avait dévoré la chair.

L'ours des cavernes lui avait appris par quels sentiers enchevêtrés, il pouvait se reconnaître dans les montagnes où se dissimulaient les antres formés par l'éboulement des roches. C'est en suivant les mammouths qu'il avait pénétré dans les marécages et les vallées profondes, comme c'est en poursuivant les rennes qu'il avait découvert les steppes moussus où se trouvaient racines, végétaux et fruits comestibles. Si, comme l'ours, il avait su se créer

un domicile fixe, c'est avec le renne qu'il était devenu nomade et avait appris à explorer l'immense domaine qu'ils se partagèrent entre eux.

Mais c'est bien plus que des indications que lui a fournies le renne, c'est son lait, c'est sa chair, c'est sa peau, c'est de plus la vitesse de ses jambes, alors qu'il attelle à son traîneau cet admirable animal domestique, sans lequel n'auraient pu vivre les primitifs, pas plus que ne le pourraient les Lapons de nos temps modernes. Ce qui se voit de nos jours dans le nord de la Sibérie se passait autrefois dans le centre de l'Europe. L'homme attendait le passage des rennes à l'époque de leurs migrations annuelles. Il s'embusquait pour les surprendre, sur les bords de la Meuse, du Rhône, de la Garonne ou de l'Adour, comme il le fait aujourd'hui sur les bords de la Léna. S'il manquait le passage, c'était un malheur irréparable, une cause d'angoisse et de famine pour toute une saison, tandis qu'au contraire, s'il s'était trouvé au moment où le grand troupeau se jetait dans les rivières, quelle aubaine!

Armé de sa hache et de son couteau de silex, il se précipitait à la nage sur la bande des rennes qui, affolés, s'embarrassaient dans leurs cornes rameuses et succombaient en partie sous ses coups... Et alors, quels hennissements de joie devant cet énorme butin, en présence de ces provisions d'hiver que les chasseurs poussaient à la rive et enfouissaient pour les conserver dans des silos de neige.

C'est sans doute aux jours de ces saisons heureuses que le primitif, que hantaient de vagues désirs artistiques, essayait de graver au moyen de la pointe aiguisée d'un silex, ces dessins, ces figures que les naturalistes ont retrouvées en grand nombre dans les cavernes à ossements.

Dans ces diverses ébauches d'art naïf et primesautier, mais incontestable, se révèlent la netteté du coup d'œil et la précision de l'observation. L'on sent combien l'animal qui a servi de modèle, renne, cerf, cheval ou mammouth, a été lentement, scrupuleusement étudié dans le silence de l'embuscade et l'on s'étonne, devant la reproduction de ses traits caractéristiques, de la perfection relative avec laquelle ils ont été rendus, étant donnés l'état d'ignorance où se trouvaient les auteurs de ces curieuses esquisses et surtout leur manque absolu de tous moyens d'exécution.

L'on connaît, entre autres pièces remarquables, la célèbre plaque d'ivoire fossile découverte dans la grotte de la Madelaine en Périgord par MM. Lartet et Christy. Sur cette plaque (1) est gravée l'image d'un mammouth, poursuivi sans doute par quelque bête féroce ou fuyant devant des chasseurs. Front bombé, oreilles velues, longues défenses recourbées, longs poils

(1) Elle figure parmi les plus remarquables spécimens du riche musée archéologique de Saint-Germain.

pendants et crinière épaisse, rien ne manque à cette esquisse hardie que caractérisent surtout deux lignes complémentaires et superposées qui témoignent du soin avec lequel l'artiste s'est efforcé, pour corriger une première image inexacte, de reproduire le galbe réel du dos du colosse emporté par une course éperdue.

Inutile d'énumérer les nombreuses images plus ou moins analogues que renferment nos musées ; qu'il nous suffise de mentionner qu'indépendamment du dessin proprement dit, les primitifs paraissent avoir connu certaines substances colorantes au moyen desquelles ils se peignaient le corps d'une teinte rougeâtre, comme le firent bien plus tard les Pictes de la Grande-Bretagne... et comme le font encore plusieurs peuplades sauvages de l'Amérique.

Ce qui vient à l'appui de cette hypothèse, c'est la découverte faite il y a quelques années, dans la Dordogne, de deux grottes sur les parois desquelles figurent des représentations d'animaux qui par le nombre et la pureté des formes tant gravées que peintes, en même temps que par la richesse des coloris surpassent tout ce que l'on connaissait en ce genre (1).

Après l'énumération des faits remarquables que nous ont révélés les Annales du vieux monde préhistorique, arrêtons-nous quelques instants et réfléchissons à la force de résistance, à la puissance de vitalité de cet étrange précurseur que nous avons entrevu sur l'un des seuils, le premier ou le dernier, de la lointaine période tertiaire.

Or, que pouvons-nous constater maintenant? c'est qu'en dépit des formidables hivers qu'il vient de traverser, qu'en dépit des hordes de bêtes féroces auxquelles il a pu résister bien que toutes se soient liguées contre lui, il n'en est pas moins arrivé à ce moment de sa tragique destinée que nous venons d'atteindre. Il a déjà vu passer devant lui deux époques et comme deux dynasties successives celle du grand ours et celle du mammouth. Toutes deux lui ont vainement disputé l'empire de la terre et le voilà maintenant qui règne sans rival sur le peuple désarmé des rennes qui ne sont plus pour lui que de simples tributaires.

Quel est-il donc cet être? Ce qu'il est, il est l'héritier des promesses de la Vie, l'élu prédestiné qui, tenant en main le flambeau de Prométhée, marche de conquête en conquête. Car il le possède désormais ce feu divin, don des Intelligences supérieures. Depuis combien de temps? On ne saurait trop le dire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans les grottes d'Aurignac, d'Engis et du Périgord, l'on a trouvé les traces de son foyer sur les larges dalles duquel, alors qu'il les avait rendues brûlantes, il traînait des corps entiers d'ours, de cerfs ou de rennes ; c'est là qu'il faisait rôtir leur chair et calciner leurs os, primitive cuisine de troglodyte.

(1) *Revue de l'École d'anthropologie* (oct. 1901).

Quels progrès, quelles conquêtes, quel pas énorme fait sur la voie de sa première étape !... Mais en voici d'autres encore devant lesquels nous nous arrêtons surpris. Ne voilà-t-il pas, en effet, que dans le crâne épais de cet homme sortant à peine de l'animalité et qui semblait n'avoir eu jusqu'alors d'autre souci que celui d'arriver au lendemain, sans mourir de froidure ou d'inanition, oui que dans ce crâne épais venait de surgir une étrange pensée qui le hante, l'obsède... Laquelle donc? La pensée de ses morts.

Et c'est pourquoi nous le voyons occupé à leur faire un abri. Il les range tout au fond d'une caverne choisie en vue de ce dépôt. Près d'eux, il place des armes : massues, haches et flèches à pointe dentelée, pour qu'ils puissent là-bas chasser le cerf et le renne ; près d'eux encore, il dépose des morceaux de chair cuite afin qu'ils puissent rassasier leur première faim... Après quoi, roulant une lourde pierre devant l'entrée de ce premier sépulcre de telle sorte qu'aucune bête sauvage ne puisse en violer le repos et l'abri, il s'en va dans la montagne et rentre dans sa tanière.

Mais quoi, c'est donc qu'à ses yeux la mort n'est point la fin dernière, mais bien une sorte d'autre naissance et par suite, une nouvelle vie !... C'est donc que dans ce sépulcre de pierre, il entoure, il embaume le corps du trépassé dans une sorte de pressentiment, d'espérance, plus encore, l'illumine de la vision flottante d'une future et progressive société humaine et qu'il considère comme un lien sacré, comme une attache infrangible, entre les vivants et les morts, ce premier rite des funérailles. Quoi qu'il en soit, c'est pour la première fois qu'une génération se souvient de celle qui l'a précédée et semble comprendre qu'en ce monde les hommes ne se suivent pas, indépendants les uns des autres comme les flots d'un aveugle torrent.

Dans ce primitif où nous étions tentés de ne voir qu'un animal inférieur, sorte d'automate à tout jamais inféodé à la matière, voici que vient de se révéler l'instinct d'un avenir possible, d'un enchaînement de vies solidaires... osons dire le mot, d'une espèce d'immortalité. Qui nous dira si dans la massive cervelle de cet homme en expectative, alors qu'il s'endormait devant son feu dont les flammes dansantes éclairaient sa caverne, qui nous dira si, parfois, ne venaient pas le hanter des rêves prophétiques, où d'un œil émerveillé, il contemplait des villes lumineuses, des palais enchantés et tout au bord des mers, des phares flamboyants lançant sur la sombre amphitrite des gerbes de lueurs dont s'argentait la crête de ses flots?

Toujours est-il que ce sauvage, illuminé par les pressentiments que lui suggérait la mort de ceux qu'il voyait disparaître, revêt dès lors à nos yeux un caractère tout nouveau.

Les historiens nous racontent que, dans l'un de ses voyages, le capitaine Cook ayant rencontré dans les solitudes de Van Diemen un primitif qui, à coup sûr, se trouvait au plus bas degré de l'échelle humaine, s'avança vers

lui et l'embrassa ayant reconnu l'homme dans cet être semi-bestial... Eh bien, nous faisons comme lui, nous aussi, nous découvrons un frère dans cet homme des cavernes qui, en ensevelissant ses morts, semblait se préoccuper de leur existence future.

Aussi, lorsque dans les vitrines de nos musées nous voyons dans des fragments de brèches où sont agglomérées dans le ciment des siècles, des terres, des roches et des ossements brisés, jetons un regard de reconnaissance à ces débris de nos lointains ancêtres qui, pendant tant de milliers d'années, au milieu d'un peuple de fauves, et sous l'étreinte des pires tortures, d'une faim dévorante et de froidures à peine imaginables, ont travaillé, souffert, gémi, mais toujours lutté, en nous ouvrant la voie, en nous apportant le flambeau de la vie héroïquement conservé pour eux et pour nous, leurs descendants directs, leurs légitimes héritiers.

Poursuivons. Bien des siècles ont passé. Notre primitif a progressé. Il est habillé d'épaisses fourures, il a des abris, des armes, des arcs et des flèches barbelées, des marteaux armés de silex tranchants, voire même des colliers et des parures. Il chasse, il pêche, il cultive la terre, il a des animaux domestiques dont les troupeaux le consolent de la disparition des rennes, qui, chassés par la température croissante de l'Europe centrale, ont regagné les régions sibériennes.

Aussi, voici que s'ouvre une ère nouvelle, l'ère curieuse des Palafittes, autrement dit cités lacustres. En élargissant le champ de ses chasses, l'homme s'était approché de la chaîne des Alpes, si bien qu'un jour il se trouva sur l'un des bords du lac de Genève, puis sur ceux du lac de Constance. Quel monde nouveau s'ouvrait devant lui ! Ce n'étaient ni les mers agitées, ni les fleuves rapides dont il ne connaissait que trop les dangereux caprices. Devant ces nappes tranquilles la nature lui offrait enfin la paix.

Là, plus d'animaux à combattre, plus de périls sans cesse renaissants. Là il aurait pu mettre à l'abri ses vêtements, ses armes et surtout les débris de ses troupeaux sans cesse décimés par les fauves comme aussi ses récoltes et les fruits de ses cultures... Mais comment se retirer sur les lacs? Comment? Mais c'est le castor, autre instructeur de l'homme, qui lui en indiqua le moyen. N'avait-il pas vu comment s'y prenaient ces admirables constructeurs, comment ils abattaient les arbres, plantaient des pilotis dans la vase, étalaient sur ces pilotis des poutres et des planches et bâtissaient sur ces plates-formes non seulement des cabanes habitables, mais encore des magasins pour leurs provisions?... Modèles merveilleux que l'homme sut bientôt imiter... en copiant le castor. Partout, sur les lacs de Genève, de Constance, de Neufchâtel, de Zurich, et autres encore, se multiplièrent ces curieuses cités lacustres, ces bourgades, ces villages de Palafittes.

Et c'est alors que, désormais tranquille, l'homme put commencer à appri-

voiser les animaux et à domestiquer les plus aptes à lui servir d'alliés et d'auxiliaires, et le voilà devenu tout à la fois pasteur et agriculteur.

Certains auteurs, s'égarant dans une comparaison forcée, ont cru pouvoir assimiler les hommes lacustres de la Suisse à ceux dont parlent les chants du Rig Véda; mais entre eux subsiste une différence caractéristique. Certes elle fut prospère et active au plus haut degré la vie qui fourmilla dans les Palafittes, mais où donc est le recueillement que nous trouvons dans l'Inde? Nulle prière le soir, nulle adoration le matin au pied des montagnes neigeuses. Ici manque la grande âme du genre humain, le souffle des hymnes védiques qui bercèrent ses premiers nés. — Devant l'Himalaya qui vibre et frémit, les Alpes se taisent immobiles et glacées.

Les siècles s'écoulent sans que les cités lacustres emprisonnées puissent grandir, puissent même durer. Voici l'âge de bronze et ses lourdes épées homériques, l'âge de fer et ses longues épées gauloises qui bien que mal trempées permirent aux lacustres de s'emparer des pays d'alentour, des terres de l'antique Helvétie. Oui, c'est bien l'âge de fer avec ses progrès rapides, ses forges, ses fonderies, ses poteries... Vie intense mais violente. Ne voyons-nous pas avec horreur ses autels qu'ensanglantent des sacrifices humains?

Laissons donc ces barbares et retournons dans l'Inde, pour y retrouver son âme pure et nous complaire en sa lumineuse évolution.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

LETTRES DE JULIA

ou

LUMIÈRE DE L'AU-DELA (*Suite*).

III. — Comment donner plus de lumière.

18 septembre 1896. — J'ai beaucoup de choses à vous dire, et j'espère que vous serez tout à fait passif et que vous ne m'interromprez pas.

Investie d'un message. — Écoutez donc. Je vais écrire une lettre pour les lecteurs du *Borderland*, qui sera une communication très utile. Nous y avons pensé depuis longtemps et je suis chargée de vous la communiquer à la première occasion.

Je l'écrirai sans m'arrêter, en en faisant un peu chaque jour, jusqu'à ce qu'elle soit finie. Je pense que cela me prendra environ une semaine pour

la finir. Et vous devez me laisser avoir l'usage de votre main sans interruption. C'est pour leur donner, ce que nous savons être, le conseil le plus important pour la conduite de la vie.

Nous avons tous vu, avec un intérêt intense, les efforts faits par l'homme actuel pour découvrir, s'il est possible, ce qui se trouve dans l'Au-delà. Nous qui y sommes, nous ne sommes pas moins anxieux de communiquer avec vous — qui avez encore à traîner vos corps — et de vous faire savoir ce qui serait le mieux à connaître pour vous sur terre, en vue de la vie nouvelle qui vous attend. Et j'avais espéré que dans les lettres que j'ai commencées dans le *Borderland*, je vous aurais expliqué maintes choses. Mais elles ont été interrompues, et je vois maintenant que c'était mieux ainsi.

Aucune prétention pour l'infaillibilité. — Nous qui avons fini d'être dans la matière, nous faisons souvent des erreurs dans nos espérances, de même que vous, et nous nous trompons dans nos jugements. Personne, excepté Lui qui est au-dessus de tout, ne sait tout. Nous ne devenons pas infaillibles, parce que nous sommes débarrassés de nos corps. Nous voyons beaucoup de choses que vous ne voyez pas.

Mais nous faisons des progrès : de l'obscurité à la lumière, de l'ignorance au savoir. Et par conséquent c'est cela qui, quand nous voulons le dire, et j'espère que nous le voudrons souvent, vous aidera et vous permettra de trouver mieux votre chemin. Nous n'usurpons jamais le droit de donner des ordres. Nous ne sommes que trop contents de vous communiquer nos pensées — mais ce n'est pas de la Sagesse divine — ce n'est que la pensée de vos amis qui, étant délivrés de leurs corps terrestres, ont la clairvoyance et habitent le pays de l'amour et de la lumière.

Pas de lumière nouvelle, mais plus de lumière. — Notre grande difficulté, en formulant notre message, est le fait que nous n'avons rien à dire qui n'ait pas été désiré, plus ou moins, par l'un ou l'autre de ces messagers qui ont enseigné à l'homme le chemin de Dieu. Mais ceci est évident. Vous devez reconnaître que Dieu ne vous a pas laissés dans les ténèbres durant toutes ces époques, ni ne vous a donné des lumières pour vous égarer. Ce que nous avons à faire n'est pas de vous donner ce que je pourrais appeler une révélation révolutionnaire, autant que de vous donner plus de lumière pour vous éclairer un peu mieux. Nous ne pouvons pas décrire l'immensité de la gloire de cette lumière. Nous qui vivons au milieu de cette lumière, nous découvrons de plus en plus l'imperfection de notre vision. Et il en sera toujours ainsi. Le progrès, le progrès éternel, oubliant toujours les choses qui sont derrière, aspirant toujours pour celles qui sont en avant, c'est la loi universelle.

Il y a beaucoup de choses, cependant, auxquelles nous pensons pour répandre la lumière.

Et je vais aussitôt commencer à expliquer ce que c'est que nous désirons vous faire sentir de plus important.

« Je pensai tout de suite « à l'amour ».

L'Évangile qui sauvera le monde. — Je ne vais pas vous répéter ce que j'ai dit souvent déjà concernant l'amour. Il n'y a rien à ajouter ni à retrancher de ce que j'ai dit au sujet de l'amour, quand j'ai écrit la première fois avec votre main.

Car l'identification de l'amour, en quelque lieu qu'on le trouve, tel que Dieu, ou un rayon de Dieu, pur et brillant, l'émanation authentique de Dieu, en raison de ce qu'il est désintéressé et capable de sacrifice dans sa nature, c'est là l'Évangile qui sauvera le monde. Et quand les hommes vous demandent où est Dieu, alors vous pouvez répondre, là où est l'amour. Cela je l'ai dit déjà, et je pourrais continuer à le dire toujours. Mais de le répéter ne servirait pas à étendre la lumière. Et ce que nous voulons faire, c'est de vous donner plus de lumière, afin de la faire rayonner avec plus de gloire sur le monde dans lequel vous vivez.

Oui, cela peut être fait, si vous voulez être passif et ne pas faire de votre esprit une roue tournante de questions. Quand vous aurez fini vos questions je pourrai continuer à écrire. Mais quand votre esprit est si surexcité et s'occupe de tant de choses personnelles, je ne puis pas me fier à votre main pour transmettre mon message. Oui, je puis comprendre. Mais la compréhension ne suffit pas pour faire marcher l'instrument. Quand vous serez à l'état passif, je reprendrai mon message. Il est très important d'avoir l'esprit passif, calme et en état de recevoir.

19 septembre 1896. — Maintenant, je continue où j'ai cessé.

Son message. — Ce que nous désirons le plus vous dire, c'est de vous efforcer de vous habituer à la contemplation. Vous êtes beaucoup trop pressés, vous devenez tous trop affairés. Comment pouvez-vous penser vous mettre en communication avec Lui qui est amour, si vous n'avez pas quelques moments dans la journée où vous pouvez être seul avec Lui et avec nous? Oh, mon ami, quand nous vous voyions absorbé chaque jour et très tard dans la nuit, par les choses de la vie, et si préoccupé qu'aucune voix de l'Au-delà ne peut arriver jusqu'à vos oreilles, quelle chance avez-vous de vous développer dans les connaissances de l'Esprit? Autant à peu près qu'une servante d'une pension de famille en a pour apprendre les mathématiques. Oh, mon ami, ce que le monde demande, c'est de faire cesser cette fièvre inquiète au sujet de choses triviales qui s'usent en s'en servant.

Ce que les temps nécessitent le plus. — Ce qui est le plus nécessaire à l'humanité, c'est d'avoir le temps de penser, le temps de méditer, le temps de prier, le temps, en un mot, pour le Divin.

De quoi avons-nous le plus besoin dans nos efforts pour mettre ce monde ci en contact avec le vôtre? Pourquoi, n'ai-je pas réussi comparativement, avec vous? Pourquoi le bureau au sujet duquel je vous ai écrit, il y a plusieurs années déjà, n'est-il pas encore établi? Tout cela, pour une chose et pour une chose seule. C'est-à-dire, que tout le temps dont vous disposez, vous le dépensez pour les choses de cette vie de mouvement, passagère. Cela ne peut aller ainsi, votre monde ne recevra pas de lueur de l'Au-delà, car nous ne faisons jamais une lumière aussi grande, quand la journée entière se passe dans les multiples et incessantes occupations des affaires de ce monde. Non ; pour vivre réellement, il faut prendre le temps de penser; prendre quelques moments, au moins, de silence pour que vous puissiez entendre nos voix. Ceci n'est rien de nouveau, mais le monde semble l'oublier plus qu'autrefois! Nous ne pouvons rien faire pour établir la communication à moins que, pendant quelque temps, vous puissiez dire à vous-même: « Paix! sois tranquille! »

Cinq minutes de méditation. — Nous ne demandons pas d'impossibilités. Nous ne voulons pas qu'un journaliste pratique la vie contemplative des moines de la Thébaïde. Mais nous voulons que pendant cinq minutes, chaque jour il ait la possession paisible de son âme. Tout le reste de la journée, le monde et les affaires la possèdent. Mais s'il y avait seulement cinq minutes chaque jour, pendant lesquelles l'âme pourrait penser paisiblement sur les rapports existant entre vous et l'amour — qui est la manifestation de Dieu dans la vie — ne serait-ce pas mieux pour vous? N'auriez-vous pas plus de chance pour voir ce que vous avez perdu?

« N'est-ce pas moi qui suggère ces moyens? »

Une explication en passant. — Oh, mon ami, combien peu vous comprenez l'action de l'intelligence sur l'intelligence. Tout ce que je vois dans votre intelligence, la connaissance de la langue anglaise, par exemple, ou l'association des idées, sont pour moi autant de moyens par lesquels ma pensée peut pénétrer dans votre conscience. Toutes les idées que vous avez emmagasinées, vos souvenirs, vos associations sont comme les lettres à l'intérieur d'une machine à écrire. Je prends tout ce dont j'ai besoin. L'alphabet était le vôtre, mais le toucher était de moi.

Ce qu'il est nécessaire de faire, c'est que l'idée de repos soit empreinte dans l'esprit de cette génération. Et quoi qu'il puisse y avoir dans votre esprit dont je puisse me servir pour graver cette idée, je m'en sers sans hésitation. C'est plus facile de travailler avec des outils auxquels on est habitué. Quand j'essaie de vous faire écrire des mots avec lesquels vous n'êtes pas familier, je me trompe au moins aussi souvent que je réussis. Il en résulte, que je suis toujours plus contente quand je peux recevoir une idée ancienne, ou

employer une métaphore qui vous soit familière, que si j'avais à faire mouvoir vos doigts trop laborieusement pour tracer des mots que vous n'aviez jamais vus avant.

J'espère que vous comprenez maintenant. Ce que je veux vous dire je vous le fais sentir de la manière la plus facile possible, en me servant toujours de votre propre langage et de vos propres idées, de même que j'emploie votre propre plume et votre propre écriture.

Ne chassez pas Dieu de votre vie. — Et ce que nous avons à vous dire et au moyen de vous, tout d'abord, c'est ceci : vous devez avoir le temps de penser à Dieu et à sa manifestation comme amour, autrement vous refoulerez Dieu de votre vie ; et une vie sans amour est une vie sans Dieu. Ce dont vous avez tous besoin c'est un lieu où vous puissiez vous reposer de temps en temps ; un lieu de calme où les anges de Dieu peuvent communiquer avec l'âme. Quelles chances avez-vous de comprendre les vérités de l'autre monde, si vous passez votre temps à courir toujours après les trains dans celui-ci ? Je sais que vous avez besoin de prendre des trains ; mais ce que je plaide ici, c'est que vous puissiez trouver le temps au moins pendant cinq minutes pendant lesquelles vous méditez sur l'Éternité ou cherchez à avoir une lueur des choses éternelles.

Oui, cela suffirait. — J'écrirai demain.

27 septembre 1896. — Or, donc, résumons ! C'est une erreur de dire qu'il n'y a plus de temps pour penser. Par suite de cette hâte continuelle qui augmente toujours, il est nécessaire d'avoir plusieurs oasis ; mais, la possibilité de s'en servir disparaît. Et ce que je désire faire aujourd'hui, c'est d'indiquer quelques-unes des méthodes au moyen desquelles le temps de la méditation perdu peut-être retrouvé.

Heures de la méditation. — La raison pour laquelle je veux que vous donniez du temps à la méditation, c'est afin que votre âme puisse en profiter. Le mondain et le matériel dérobent l'âme à nos yeux. Nous n'en voyons que de faibles lueurs comme à travers des nuages flottants. Nous voulons que vous en voyiez davantage et vous faire pénétrer plus profondément dans le temps de la pensée de l'Éternité.

Mais pour y arriver, nous avons besoin de votre aide. Et le premier moyen de nous aider est de vous enseigner comment utiliser vos moments de loisir... Laissez-moi répondre ici à votre pensée, quant à l'inefficacité de la méditation qui n'a pas de but. Je ne désire pas que votre méditation soit sans but.

Pour développer l'amour. — Ce que je veux que vous fassiez, si vous en trouvez l'occasion, c'est de répandre l'usage du Rosaire.

Ce que vous avez à faire, c'est de trouver celui qui, d'habitude, ne prie pas, et qui ne s'adonne pas à la méditation spirituelle, pour faire les premiers

pas vers la réalisation du Divin. Vous ne pouvez faire cela que d'une seule manière. Là où est l'amour, là est Dieu. Il n'y a pas de règle plus vraie que celle-là. Pour arriver à mettre l'homme en présence de Dieu, faites qu'il aime. Et le plus mauvais signe des temps modernes, c'est quand l'amour s'est refroidi dans le cœur du plus grand nombre. Mais n'éteignez pas l'étoupe qui fume. Ne brisez pas le roseau rompu. Là où est la vie, l'amour n'est pas impossible. Car la complète absence d'amour est la fin dernière de la vie. L'amour est souvent latent, comme l'est la chaleur. Mais le développement de l'expansion de l'amour est la croissance de la vie.

Premièrement : Pour votre Ego transcendantal. — Il en résulte que le moment de la méditation est tout d'abord le développement de l'amour. Et cela peut être fait tout simplement en donnant à la divine nature la liberté de s'affirmer elle-même. Car l'esprit vivifiant de Dieu environne l'homme de tous côtés. Et il vous suffit de lui en accorder le moyen, au lieu de vous en débarrasser pour voir croître en vous le germe divin.

« L'homme doit-il donc penser d'abord à lui-même et non aux autres? »

Je vois à présent votre étonnement et je devine votre pensée. Ce que l'homme devrait faire d'abord quand il est en méditation, c'est de penser à lui-même. Et que fais-je de moi-même? L'amour commence au foyer. Et si l'homme est cruel pour son âme? Non; vous devez prendre soin de votre *Ego* transcendant, qui est Dieu en vous. Qu'en faites-vous? L'exercez-vous? Et comment? Depuis quand lui avez-vous facilité le moyen de faire quelque chose qui en soit digne? Le stupéfiez-vous? L'affamez-vous ou le tuez-vous? Meurtrier de l'âme, en êtes-vous le coupable? Car on peut tuer son âme.

Deuxièmement : Pour vos amis. — Et puis la pensée suivante doit être: Mes ennemis, quel bien leur ai-je fait? Car un ennemi, c'est un homme envers lequel vous avez eu des torts. Il se peut que ce ne soit pas votre faute, mais s'il est votre ennemi, c'est que vous êtes coupable; car c'est une faute de ne pas reconnaître que Dieu est votre père et que vous êtes tous frères. Celui que vous n'aimez pas, est un ennemi — c'est une faute. Avez-vous fait quoique ce soit pour qu'il réussisse? Il se peut que vous n'ayez rien fait. Mais avez-vous pensé à lui avec amitié, avez-vous eu pitié de son aveuglement et de son ignorance, et désiré le voir s'améliorer?

« Mais n'est-ce pas témoigner plus d'amitié parfois, de punir? »

Oui, je sais que vous avez parfaitement raison de penser qu'il est parfois nécessaire de punir ceux qui font mal; mais alors que vous punissez, aimez! Car souvenez-vous que la punition sans amour, n'est pas divine. Ayez donc une liste, longue ou brève, de tous ceux que vous n'aimez pas et punissez-les avec amour. Méconnaître ceci ou cela ou quelque autre chose, ce n'est pas dans l'ordre divin, et vous devriez tâcher d'être charitable, c'est-à-dire d'aimer tous les hommes.

Troisièmement : Pour vos amis.— Ensuite vos amis, et ceux auxquels vous êtes unis par la parenté. C'est en individualisant que vous réussirez. Prenez chacun à son tour. Qu'avez-vous fait pour lui? pour elle ? depuis hier? Qu'avez-vous laissé à faire? En un mot, le mal c'est l'absence de penser. Pensez! Une pensée d'amour est une prière ! N'avez-vous pas le temps de prier? Alors pressez le temps pour penser à ceux que vous aimez.

En cessant de penser aux autres, vous perdrez le lien vital de vos relations. Envers tous, hommes ou femmes, vous avez un certain devoir à remplir, quelque léger qu'il soit ; que ce soit un sourire, un mot, une lettre, un éloge, un blâme ; et il faut plus d'amour pour blâmer avec justice que pour louer. Mais quoi que ce soit, vous le devez à chacun de vos semblables. — Avez-vous payé vos dettes? Non, en bloc ; mais à chacun ce qui lui est dû?

Quelle est l'excuse du manque d'aménité de la moitié du monde ? Quelle est la cause de la plus grande partie de sa tristesse ? Non pas la pauvreté de la richesse de ce monde, mais la pauvreté de pensées d'amour. Vous ne pensez pas ; vous oubliez. Vous négligez par suite du défaut de penser. Vous laissez se refroidir l'amour qui est en vous. Car l'amour meurt quand vous ne pensez jamais à la personne aimée.

Penser c'est prier.— C'est pourquoi il faut penser à tous. Si vous ne pouvez faire rien d'autre, pensez à eux avec amour ; car une pensée d'amour pour un ami est un ange de Dieu envoyé pour porter la bénédiction à l'âme.

Oui, de cette manière, nous remplissons tous, ou aidons à remplir nos propres prières. Vous voyez vaguement dans votre ambiance, dans le domaine de télépathie l'influence de la pensée, mais, vous découvrirez plus, beaucoup plus, avant peu. Quand vous pensez avec un sentiment vrai et sincère au bien-être d'un autre et que vous désirez l'aider, vous l'aidez en réalité. Voici, en quelque sorte, la source secrète par laquelle est nourri le feu qui autrement aurait langui et se serait éteint. Oh, mon très cher ami, si vous saviez seulement quel est le pouvoir de la pensée et si vous vouliez seulement penser, penser, penser !

Maintenant, j'ai fini pour aujourd'hui ; demain je commencerai le second point de mon message. Mais n'oubliez pas mon premier. Le suprême besoin de l'âme de l'homme est le temps pour penser ; ce qui veut dire le temps pour aimer, c'est-à-dire le temps pour vivre.

27 septembre 1896. — Le Bureau de communication. — Tout ce qui a été écrit a été bien écrit. Et vous n'avez pas besoin de vous tourmenter pour savoir si tout vient de moi ou de votre subconscient *Ego*. Quand vous saurez ce que c'est que votre subconscient *Ego*, vous comprendrez.

Ce qui est important, c'est que, quelle que soit son adresse, vous receviez bien mon message. Le premier mot de mon message était amour, le second loisir, et maintenant nous arrivons au troisième, et ce que vous pouvez

considérer comme étant la partie la plus pratique de mon message. Je veux dire l'ancienne et très importante demande que je vous ai faite, au sujet du Bureau de l'Intercommunication entre les deux mondes.

Une remontrance. — Je n'ai jamais cessé un instant de désirer son installation. Il y a pour moi quelque chose d'extraordinairement pathétique dans le désir ardent que nous avons tous ici de pouvoir communiquer avec vous, de votre côté. Et ce qui m'attriste tant, c'est que voyant si clairement comment cela peut être fait, vous n'essayez pas, comme vous devriez le faire, à m'aider à le faire. Comme il y a longtemps depuis la première fois que je suis venue à vous! Et qu'avez-vous fait? Quel progrès a été accompli en vue de cet indispensable Bureau? Mon ami, mon ami, pourquoi avez-vous tardé si longtemps? Pourquoi, quand le *Borderland* se plaint des soupirs des morts, avez-vous fait si peu pour nous unir?

« Excuses diverses, suggérées en réponse à ce reproche : 1° la préoccupa-« tion ; 2° la difficulté de trouver des médiums, sur lesquels on peut compter, « se fier ; 3° les difficultés dans le chemin : *a*) la personnification; *b*) des « élémentaux; c) de mauvais esprits; 4° désappointement et insuccès. « Quand j'ai essayé vous n'avez pas été capable de vous manifester à des « clairvoyants, ni d'être photographiée. Ma santé, aussi, cette année-ci, « etc... »

Oui ; je sais tout cela ; mais à quoi tout cela aboutit-il ? A rien du tout. Rien du tout. Quiconque se permet d'être arrêté par de telles excuses ne pourra jamais rien accomplir. Or, ce que je veux que vous vous décidiez à faire est de répondre à cette question. L'établissement d'un mode de communication assuré et vérifiable entre nous et vous, est-ce un sujet digne d'être essayé? N'est-ce pas la seule chose parmi toutes les autres, qui mérite le plus d'être essayée? Qu'y a-t-il d'aussi important que de prouver, au delà de tout doute, que tout ce que les saints et les sages ont enseigné est vrai; que lorsque l'homme se dépouille de son corps, l'esprit vit, et que quand il « meurt » il recommence une nouvelle vie qui n'est pas séparée de la vôtre par un abîme infranchissable? Et ce que je veux que vous fassiez, c'est de mettre cette question pleinement et carrément devant votre conscience. Et puis, quand vous y aurez répondu, d'agir. Ne dites pas: « Oui, c'est la chose la plus importante » et ne la considérez pas ensuite comme la plus triviale. Ne dites pas: « Oui, je pense que c'est la chose dont l'humanité a besoin par-dessus tout » et ne l'abandonnez pas ensuite à la chance ou au caprice. Tout cela n'est pas rationnel.

Cela vaut-il la peine? — « Oui : j'en conviens. Si les chances de réussite « étaient assez bonnes pour justifier le sacrifice de temps et d'énergie néces-« saire. Mais j'en ai vu tant qui ont été si complètement désappointés, après « maintes années d'une investigation patiente que, moi qui ai des devoirs

« urgents à remplir, je trouve que j'ai peu de chance pour réussir là où « d'autres ne l'ont pas pu. »

Comment savez-vous qu'ils n'ont pas réussi? Ce que vous avez à faire réellement, c'est de voir si ce que vous appelez votre propre chance, en vaut la peine. Et ce que je vous dis.

« *Interruption. A repris deux heures plus tard, et je constatai que c'était là ce qui arrivait toujours.* »

Une exhortation. — Ce que je vous dis, c'est que vous devriez prendre le sujet plus au sérieux. Vous traitez la chose, la plus élevée de toutes, comme un passe-temps de jour de fête, et vous la mettez de côté chaque fois que vous avez à surmonter un obstacle. Or, comme je sais que vous croyez que c'est la chose la plus importante que l'homme ait à considérer, voulez-vous commencer à vous y appliquer sérieusement?

« *Qu'entendez-vous par sérieusement?* »

Par sérieusement, je veux dire seulement que vous devriez en poursuivre l'étude avec la même résolution également sincère et les mêmes moyens que vous mettez aux affaires, que vous consacrez à l'étude de choses beaucoup moins importantes. Car il n'y a aucune chance de pouvoir faire quoi que ce soit de ce côté, à moins que vous ne nous aidiez. Donnez-moi votre temps et je vous donnerai mon aide.

« *Combien de temps?* »

Une demi-heure par jour. — Mais, mon cher ami, parlez-vous comme si cela vous ennuyait? Vous savez combien j'ai toujours été disposée à tenir compte de votre ouvrage. Je ne désire pas que vous renonciez à aucune partie de votre travail. C'est là votre premier devoir. Mais je pense que si vous essayiez, essayiez vraiment, vous pourriez trouver toujours une demi-heure avant de commencer votre travail. Voici ce que je vous demande: de m'accorder toujours, une demi-heure avant votre déjeuner, l'emploi de votre main, afin que je puisse faire quelque effort systématique soutenu pour vous habituer à la méthode de correspondance avec nous de ce côté. Quand vous serez épuisé de fatigue, je n'insisterai pas. Mais, en principe, donnez-moi une occasion.

« *Je doute que cela fasse du bien.* »

Vous êtes incrédule comme Thomas. Oui, cela fera du bien, grand bien, comme vous pourrez bientôt vous en apercevoir. Oui, je sais qu'il y a eu des erreurs, et il y en aura encore, votre propre expérience avec le phonographe devrait vous prouver combien il est difficile de déchiffrer la transmission. Mais courage, quant aux erreurs auxquelles vous pensez, ce ne

sont pas des erreurs, excepté en ce qui est relatif au temps et parfois nous sommes incapables de distinguer les pensées des choses. Mais ce n'est qu'en expérimentant patiemment, expérimentant avec amour, que nous, vous et moi, nous pouvons apprendre comment éviter ces erreurs. Maintenant, mon ami, au revoir. Si vous voulez commencer tout de suite, je ferai ce que je puis pour satisfaire les désirs du cœur de l'homme.

(*A suivre*)

Traduit de l'Anglais par le professeur C. MOUTONNIER.

Pour franchir les Portes

Par Louis de VALBOIS

Pensées d'une féministe.

« Toute chose acquiert une double valeur quand on a le bonheur de la partager avec d'autres. »

Le beau livre de Louis de Valbois : *Pour franchir les portes* vient de me procurer une grande joie ; je tiens à le dire bien haut, afin que d'autres, et beaucoup d'autres, la partagent avec moi.

Pour franchir les portes est non seulement un joli roman d'une psychologie fine, d'un sentiment exquis, c'est un livre qui contient ce qu'on cherche si souvent en vain dans la littérature actuelle, je veux dire, *une action simple contenant un enseignement moral*.

Pour franchir les portes offre des pages extraites de la vie d'une femme, *d'une vraie femme ;* c'est pourquoi cet ouvrage élève l'âme et la console. Je me suis laissé dire que sous le pseudonyme de Louis de Valbois se cache un auteur-femme. Je suis heureuse de ce fait tout en le regrettant. Heureuse : parce que je constate qu'un auteur-femme sort de l'ornière et *ose* concevoir une femme affranchie des vieux préjugés comme des vieux dogmes, qu'un auteur-femme sache représenter son héroïne, non comme une créature stupidement soumise ou effrontément révoltée, mais comme une Ève réhabilitée, un esprit indépendant, une âme évoluée ; — aux regrets : parce que de nouveau, comme tant d'autres, les George Elliot, George Sand, Daniel Lesueur, Ch. d'Orino, Paul Grendel, Pierre de Coulvain, Gérard d'Houville, etc., elle cache son identité sous un nom *masculin*, ce qui fait du tort à notre sexe.

Depuis des siècles, on nous accuse, nous autres femmes, de ne savoir pas penser, ne serait-il pas temps de donner un démenti continuel à cette calomnie gratuite ?

Pour franchir les portes est non seulement un livre de régénération reli-

gieuse, mais d'utile moralisation. C'est l'œuvre d'une femme qui *pense* et qui lutte pour sa pensée.

Jusqu'ici la morale a été trop exclusivement prêchée par l'homme. Était-ce rationnel ? Lui si faible en face des tentations matérielles, pouvait-il, peut-il s'ériger en éducateur de la femme ? N'est-ce pas plutôt à celle-ci de lui enseigner la vertu ? La vertu ! Qu'en a-t-il fait ; qu'en fait-il? Pour une fois qu'il l'a professée, le monde en a fait un Dieu ! C'est là tout le secret du christianisme falsifié.

Le pauvre Nazaréen enseignant et pratiquant la vertu, ne pouvait être un homme comme tous les hommes ! Les hommes se le sont persuadé et ont laissé la vertu à l'usage des femmes !

Très bien. Soit.

Mais, alors, c'est à la femme de moraliser l'homme. Les Ellen Key, les Annie Besant, l'ont compris ; que d'autres femmes de valeur les suivent et ne se cachent plus sous des pseudonymes masculins !

Surtout aujourd'hui où, grâce à l'école naturaliste d'un Zola, d'un Guy de Maupassant, etc., la littérature s'est abaissée à un niveau qu'on pourrait sans exagération, appeler celui de la plus basse animalité, la femme doit s'affirmer apôtre et esthéticienne.

Si le salut ne vient d'elle, toute civilisation, toute discipline des mœurs, sombreront dans la fange... Chacun doit en convenir. Qu'on ouvre un roman, qu'on lise le feuilleton d'un quotidien, on est pris d'écœurement. La littérature n'est plus qu'un jeu d'escrime où des arrivistes se disputent le succès du jour avec des armes trempées dans la boue la plus nauséabonde.

Au dégout qu'on éprouve succède l'ennui. Plus jamais un livre n'offre l'histoire d'une vie entière avec ses multiples péripéties. Il n'y a plus que de simples épisodes d'amour avec ou sans naufrage. Et c'est éternellement la même chose. Pour émouvoir, c'est le crime que l'écrivain appelle au secours.

Une vulgaire rencontre érotique dans laquelle le mot sublime « d'amour » est traîné dans la boue jusqu'à ce qu'il sorte de l'intrigue infâme en pauvre loque, noire de souillures sensuelles, voire criminelles, voilà le roman du jour !

Et nous ne saluerions pas avec enthousiasme un livre comme celui de Louis de Valbois qu'on peut laisser sur la table sans rougir devant ses domestiques, sans crainte pour sa fille, pour son jeune fils, un livre où presque sur chaque page, l'homme et la femme, quelle que soit leur expérience ou leur savoir acquis, peuvent trouver une pensée philosophique, un sentiment moral ou religieux de réelle valeur ?

Mon désir serait de voir *Pour franchir les portes* se répandre rapidement. Plus facile à comprendre que les livres des théosophes, il gagnerait à la cause du spiritualisme tous ceux que les explications compliquées, les mots

exotiques de ceux-ci effrayent ; car sa conviction, sa clarté, sa logique s'imposent et attirent le lecteur vers ses beaux sentiments comme l'aimant attire le fer. Toute vérité, toute beauté réelle contenant un magnétisme irrésistible.

CLAIRE GALICHON.

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Florence Marryat.

(Suite et fin.)

CHAPITRE XXX ET DERNIER

« Cui bono ? »

« A quoi bon tout cela? » Mes amis m'ont fait si souvent cette question que je crois, avant de clore ce livre, devoir y répondre, autant, du moins que je puis le faire. Combien de fois me suis-je assise entourée d'une assistance intéressée qui me connaissait trop bien pour me croire ou folle ou menteuse et, après lui avoir dit quelques-unes de mes expériences les plus merveilleuses et les plus saisissantes, j'étais assaillie de ces questions « Mais qu'est-ce « que c'est? — A quoi cela est-il bon? — Qu'est-ce? Là mes amis, je confesse « que vous m'embarrassez. Je ne peux pas plus vous dire ce que c'est que je « ne puis vous dire ce que vous êtes et ce que je suis. » Nous savons, comme Topsy que nous croissons, nous savons que, étant données certaines conditions et des accessoires favorables, un enfant vient au monde et qu'une graine mise dans de bonne terre, devient une fleur, mais, quoique nous connaissions la cause et que nous voyions l'effet, le plus grand savant ou le plus grand botaniste ne peut dire comment l'enfant se fait ni comment la plante croît. De même, ni moi, ni personne ne pouvons dire quel est le pouvoir qui fait qu'un esprit se rend visible. Je ne puis dire qu'une chose, c'est que cela se peut et vous renvoyer au créateur qui a fait, vous, moi et tout l'univers. Les choses les plus communes que la terre produit sont toutes des miracles depuis la croissance de la graine de moutarde jusqu'au développement de la cervelle humaine. Qu'y a-t-il de plus étonnant que l'éclosion d'un œuf? Vous voyez faire cela chaque jour ; cela devient si commun que vous le regardez comme un événement sans conséquence.

Vous savez le nombre exact de jours qu'il faut à un oiseau pour produire un petit vivant avec toutes ses fonctions prêtes pour l'usage de la nature et vous n'y voyez rien d'étonnant.

Tous les oiseaux en font autant, et vous ne voudriez pas perdre votre

temps à rêver sur les étonnants effets de la chaleur, sur une substance liquide qui se change en os, en sang, en chair et en plumes.

Si vous étiez aussi familiarisés avec la réapparition de ceux qui nous ont quittés avant que vous ayez compris la formation des poulets vous ne verriez rien de surnaturel à ce qu'ils se manifestent à vous, ni rien de plus merveilleux que dans la naissance d'un enfant ou dans l'éclosion d'un œuf.

Pourquoi est-ce possible ? Qui a fixé la demeure des Esprits après la mort? Qui peut dire où ils habitent et s'il ne leur est pas permis de revenir dans ce monde et, qui sait, d'y vivre tout à fait? De quelque manière que le tout-puissant les envoie, le fait reste, c'est qu'ils reviennent et que des milliers de vivants peuvent attester la chose. Pour ce qui est de la théorie avancée par quelques personnes, que ce sont des démons envoyés pour nous conduire à notre perte, c'est une insulte à la sagesse et à la miséricorde du créateur omnipotent. Ils ne peuvent venir que par sa permission, comme il envoie des enfants aux uns et les reprend aux autres.

La conversation de la plupart de ceux avec qui j'ai parlé est tout entière favorable à la religion, à la prière et au sacrifice de soi. En tout cas, mes amis n'ont jamais nié l'existence de Dieu et du Sauveur. Ils ont, au contraire, et spécialement Florence, été très prompts à me réprimander pour tout ce que je faisais de mal, pour ma négligence à dire mes prières ou à aller à l'église, pour parler mal de mon prochain ou pour toute autre faute. Ils m'ont continuellement prêché que la doctrine de la religion consiste dans l'amour désintéressé de nos semblables et dans la dévotion à Dieu. Je ne nie pas qu'il y ait parmi eux des esprits frivoles et parfois méchants. Faut il s'en étonner? Pour un esprit qui quitte ce monde habitué à faire du bien à son prochain, une centaine le laissent habitués à faire le mal. C'est la vraie raison pour laquelle l'Église désapprouve le spiritisme. Elle ne refuse pas d'y croire ; elle sait que c'est vrai, mais elle sait aussi que c'est dangereux. Les semblables attirent les semblables. Le nombre des esprits négligents qui habitent encore sur terre s'accroîtrait naturellement de ceux des négligents qui l'ont quitté ; et il vaut mieux se passer de telles influences. Vous parlez de démon, j'ai connu bien plus de démons dans la chair qu'en dehors et je pourrais vous nommer bien des connaissances avec lesquelles je refuserais résolument d'avoir la moindre communication quand elles seront sorties de ce monde.

Pour moi, je n'ai pas le moindre doute de ce que c'est, ni que j'aie vu mes chers amis et mes enfants comme je les ai connus sur la terre. Mais, comment ils viennent, et où ils sont, je dois attendre, pour les rejoindre... me demandant si, même alors, je le saurai !

Quant à la deuxième question « A quoi bon ? » J'y puis mieux répondre. La seule chose qui m'étonne, c'est que des gens qui n'ont pas la cervelle

plus dure qu'une pierre pour les intérêts de ce monde, puissent formuler une telle question : Quel bien peut-il y avoir à ce que la croyance dans l'immortalité et dans une autre vie soit confirmée à une époque de libre pensée, de scepticisme et d'endurcissement extrêmes ?

Quand je regarde autour de moi et que je vois les jeunes gens de nos jours, et même les jeunes femmes qui ne croient à rien dans l'avenir, qui vivent et meurent comme de purs animaux, ignorants qu'ils sont faits pour comprendre l'amour du bon Dieu qui les a créés, bien qu'ils ne le sentent point, je ne puis rien rêver, pour eux de meilleur que le retour d'un frère, d'une mère ou d'un ami qui les convaincra par leurs propres yeux qu'il y a une vie future et un bonheur ou un malheur en rapport avec ce que nous avons fait ici-bas.

« Oh ! mais, me semble-t-il entendre quelques lecteurs s'écrier, nous « croyons à tout cela, on nous l'a appris dès notre enfance, et la Bible mon- « tre cela à chaque ligne. » Vous pensez que vous y croyez, mes amis, et, théoriquement, c'est vrai, mais vous ne pratiquez pas votre croyance, et toute votre vie le démontre.

La mort, au lieu d'être la porte bénie de la vie éternelle qui s'ouvrira un jour pour vous admettre à un bonheur impérissable et sans fin, est un fantôme nébuleux et lointain dont l'approche vous effraie et dont la vue chez les autres vous fait fuir. La majorité des gens évite de parler de la mort. Beaucoup ne voudraient regarder un cadavre pour rien au monde ; la vue d'un cercueil, de funérailles, du cimetière, les remplit d'horreur, l'idée pour eux-mêmes les fait pâlir et les glace.

Est-ce là, croire à l'existence d'un Père tendre et d'une demeure bénie qui nous attend de l'autre côté ?

Même les chrétiens convaincus éprouvent ce qu'ils appellent une horreur naturelle à la pensée de la mort.

J'ai connu des personnes de principes religieux solides qui, peut-être, ont passé leur vie en prières, qui exprimaient leur ferme croyance en un ciel attendu d'elles, et qui luttaient contre la mort avec toute leur énergie humaine, essayant d'échapper aux maladies qui leur étaient envoyées pour leur procurer le bonheur éternel. Est-ce logique ? C'est comme si les pauvres des refuges, sachant que les portes leur en sont ouvertes pour passer de leur prison laborieuse et solitaire dans un palais de roi pour y jouir de la jeunesse, de la santé et de la prospérité appuyaient leurs dos et ceux de tous leurs voisins contre leurs portes pour les tenir fermées le plus longtemps possible.

La mort ne doit être un objet d'horreur pour personne, et si nous la connaissions mieux, il cesserait d'en être ainsi. C'est son mystère qui nous épouvante. Nous voyons nos amis mourir et pas un mot, pas un signe ne nous

arrive pour nous dire qu'il n'y a pas de mort, et nous nous les représentons réduits en poussière, dans la terre humide jusqu'à en devenir presque fous de peine et d'épouvante. Quelques personnes croient que je suis sans cœur parce que je ne vais jamais près des tombes de ceux que j'aimais le plus. Pourquoi ? J'irais avec plus de raison devant une pile de leurs vieux vêtements. Je puis les voir et ils conserveront ainsi plus de leur identité et de leur influence que le cadavre que je ne pourrais point voir.

Je déplore leur perte autant que tout le monde, mais je la déplore comme s'ils s'étaient fixés pour la vie dans un pays lointain d'où je ne pourrais recevoir que de rares lueurs de leur bonheur.

Et je puis dire bien haut que le plus grand bienfait du Spiritisme est d'éloigner la crainte de la mort de l'esprit de chacun. On ne peut jamais être bien certain des changements que les circonstances peuvent nous apporter et je n'exagère rien. Les maladies, la faiblesse peuvent détruire la force morale que je me flatte de posséder, mais je crois pouvoir dire que, comme les choses sont à présent, je n'ai en aucune façon peur de la mort et la seule peine que je puisse prévoir en la traversant sera de voir la douleur de mes amis.

Mais, si je me rappelle tous ceux qui sont passés de l'autre côté, et qui, je le crois fermement, seront là pour me faciliter le passage, je ne puis rien sentir qu'une grande curiosité de percer les mystères qui ne me sont pas encore révélés, et un grand désir du temps à venir où je rejoindrai ceux que j'aimais tant sur la terre; non pas pour être heureuse tout de suite de toute manière, je suis trop pécheresse pour cela, mais pour travailler à mon salut de la manière que Dieu sait la meilleure pour moi pour faire mon propre ciel ou mon propre enfer suivant que j'aurai aimé et secouru mes semblables ici-bas.

Peut-être, cependant, aurai-je encore beaucoup à souffrir, mais non sans l'aide de ceux que j'ai aimés et jamais sans comprendre que, grâce à la bonté de Dieu, chaque lutte, chaque réparation me rapproche de l'éternel bonheur. Ceci est ma croyance, ceci est le bien que la connaissance certaine que nous ne mourrons jamais m'a procuré, et le pire que je désire à chacun est de la partager avec moi.

Oh ! quoique toujours triste et souvent solitaire,
Je sens s'évanouir, mes craintes, mes remords
Lorsque je me souviens, rêve doux, salutaire
De ceux que j'ai connus, aimés et qui sont morts !

FIN

FLORENCE MARRYAT.

Pour la traduction,

LÉOPOLD DAUVIL.

L'histoire de la philosophie

(Suite)

L'*épicurisme*, vers 357 avant l'ère chrétienne, signale un nouveau degré dans la décadence : ce n'est plus la vieillesse, c'est la décrépitude. Au rationalisme succède le sensualisme, mais un sensualisme raffiné ou modéré par l'entendement. Le bien est identique au plaisir d'après *Épicure*. Mais il ne faut pas s'abandonner au plaisir sans réflexion : il faut faire un calcul de jouissances ; le bonheur et la vertu résident dans la tranquillité.

Le *stoïcisme*, fondé par *Zénon*, du Cittium, en Chypre, vers 340 avant l'ère chrétienne, a encore sa grandeur. *Zénon* donne pour but à la vie l'*honnête* ou la *raison*. Il s'affranchit des préjugés et des entraves de la nationalité auxquels Platon et Aristote avaient plus d'une fois sacrifié. Il n'embrasse guère que la philosophie morale, mais il pénètre profondément dans la conscience et acquiert un haut sentiment de la personnalité, de la dignité et de la liberté de l'homme, sans distinction de classes ni de nations.

Le *scepticisme* ou *pyrrhonisme* enfin sonne l'heure de la mort de la philosophie grecque. La lutte des deux systèmes précédents amène *Pyrrhon*, d'Elis, à professer le doute universel et l'indifférence absolue comme terme de la sagesse. Il formule le *scepticisme* qui a gardé son nom.

Plus tard *Enésidème*, au premier siècle de l'ère chrétienne, érige le doute en système. Son projet sourit aux empiriques de l'époque et est enfin élevé à sa plus haute puissance pour *Sextus Empiricus*, médecin, vers la fin du second siècle. Après Sextus, il ne reste plus rien de la sagesse des anciens.

***

Chez les *Romains*, le génie plus porté à l'action qu'à la spéculation, ne permit pas à la philosophie de s'élever d'elle-même parmi eux. Toutefois, ils ne laissèrent pas de manifester de temps à autre un certain intérêt pour la philosophie ; ils la regardèrent comme une partie indispensable des études d'un esprit cultivé. Conséquemment à leur caractère, ils montrèrent plus de goût pour la philosophie d'Épicure que pour celle d'Aristote et de Platon, où prédominait la partie spéculative.

Les Romains propagèrent la philosophie grecque, réussirent à en discuter quelques parties dans leur langue nationale, et, par l'application qu'ils en firent, perfectionnèrent leur jurisprudence et leur science politique.

La philosophie fut représentée à Rome surtout par *Cicéron* qui, sans adopter exclusivement aucun système, se montra favorable, en spéculation, aux principes du stoïcisme tempérés par les idées de Platon et d'Aristote. Ses

ouvrages philosophiques, dans lesquels il imite surtout Platon, sont un précieux recueil de discussions intéressantes et de jugements lumineux sur Dieu, sur le souverain bien et les devoirs moraux, sur la destinée, la divination et les lois.

Le système d'Épicure eut pour interprète à Rome, *Lucrèce*, qui l'exposa dans son poème didactique *De natura rerum*. Parmi les stoïciens, on remarque, comme s'étant rendus célèbres par leur philosophie morale et leur sagesse pratique, *Sénèque*, *Épictète* d'Hiérapoles en Phrygie et *Marc Aurèle Antonin*, philosophe sur le trône.

***

La philosophie grecque, dont nous avons remarqué le déclin depuis Aristote, se relève et fait un dernier effort vers la fin du monde ancien. La tradition grecque et la tradition orientale, enrichies et complétées l'une par l'autre reparaissent distinctement dans *l'école néoplatonicienne* d'Alexandrie.

Le caractère général de cette école est d'abord une tentative *d'éclectisme*, auquel succède le *panthéisme* et finalement le *néoplatonisme*.

L'école d'Alexandrie, après avoir rayonné sur Rome, Athènes, Ephèse, Pergame, termine sa carrière en 529 où un édit de l'empereur Justinien ordonne la clôture des écoles philosophiques.

Les principaux philosophes de l'école d'Alexandrie furent : *Philon*, le Juif, *Ammonius Saccas*, *Plotin*, *Porphyre*, *Jamblique* et *Proclus* qui en est regardé comme le dernier et le plus grand représentant.

Philon, né à Alexandrie quelques années avant le Christ, fut la gloire de cette fameuse école. C'était un profond penseur et un écrivain remarquable. Il fut de son vivant surnommé le *Platon juif*, parce qu'il entreprit de réunir et de concilier le système de Platon avec les principaux dogmes de la religion judaïque.

Si les travaux théologiques et réformistes de Philon avaient été goûtés par la généralité de ses coreligionnaires, ils auraient, suivant toute probabilité, fait triompher dans le monde païen l'esprit du Mosaïsme, et le monde se fût tourné vers le Judaïsme réformé de Philon.

Cela est si vrai que saint Paul, lors de son voyage en Asie mineure, trouva un accès facile auprès de beaucoup de païens qui déjà s'étaient tournés vers le Mosaïsme, mais qui s'accommodèrent beaucoup mieux du Judaïsme réformé de saint Paul, parce qu'il répondait davantage à leurs aspirations et à leurs habitudes...

Philon mourut environ vingt ans après l'ère chrétienne.

Ammonius, homme d'une naissance obscure, réduit à gagner sa vie dans l'état de portefaix (de là le nom de *Saccas*), mais possédant à un h au

degré l'ardeur de savoir, le talent et l'enthousiasme, fonda une école (vers 193 après J.-C.), qui s'efforçait de rapprocher Platon et Aristote sur les questions importantes. Il communiqua son enthousiasme à ses disciples, entre lesquels se distinguaient *Longin*, *Plotin*, *Origène* et *Herennius*.

Plotin, né à Lycopolis, en Égypte, en 205, était doué de qualités supérieures, particulièrement d'une grande profondeur d'esprit et d'une imagination grande et forte. De bonne heure, il développa ces dispositions dans l'école d'Ammonius.

Il ne put rédiger lui-même son système de philosophie. Ses divers traités épars furent revus par Porphyre et classés en six *Ennéades*. C'est le principal monument de la philosophie alexandrine.

« C'est un dogme reconnu de toute antiquité et universellement admis, dit Plotin, que les Dieux assurent à chacun le sort qui lui convient et qui est en harmonie avec ses antécédents et ses existences successives. » (*Livre IX* de la *2me Ennéade*.)

Plotin mourut dans la Campanie, en 270, après avoir donné des leçons à Rome, où il devint l'objet d'une vénération presque religieuse de la part de ses disciples.

Porphyre et Jamblique, au IVe siècle, sont connus comme adversaires déclarés du christianisme. Porphyre nous a laissé la vie de son maître Plotin, et Jamblique a écrit au sujet de *la doctrine des vies successives* ce passage remarquable :

« La justice de Dieu n'est pas la justice des hommes.

« L'homme définit la justice sur des rapports tirés de sa vie actuelle et de son état présent. Dieu la définit relativement à nos existences successives et à l'universalité de nos vies. Ainsi les peines qui nous affligent sont souvent les châtiments d'un péché dont l'âme s'était rendue coupable dans une vie antérieure. Quelquefois Dieu nous en cache la raison, mais nous ne devons pas moins l'attribuer à sa justice. » (Jamblique. *Traité des mystères égyptiens*, sec. VI, chap. 4.)

Proclus, né à Constantinople en 412, possédait toutes les connaissances que renfermait la science de son temps. A la fois astronome, philosophe, géomètre, il avait étudié toutes les religions de l'Orient, et s'était fait initier à tous les mystères et à tous les secrets de la théurgie. Il s'intitulait lui-même l'*Hiérophante universel*. Son esquisse de la théologie contient un commentaire sur les doctrines de Platon. Il mourut en 485, avec une réputation de sagesse et même de puissance miraculeuse, presque divine, et eut une foule de disciples, parmi lesquels on compte aussi des femmes, telles que la docte *Hypathie* (1).

(1) *Hypathie* était la fille du plus célèbre mathématicien et astronome de son temps, *Théon d'Alexandrie*. Elle s'était fait remarquer de bonne heure par sa rare intelligence et

***

Le développement du *Christianisme* s'explique par l'esprit de l'époque. Jésus se rattache au mosaïsme et le complète dans le sens des *Esséniens* (1).

Il annonce un Dieu de paix et d'amour, qui est plein de miséricorde pour les humbles, les pécheurs et les affligés, plein de rigueur pour les sophistes et les hypocrites. Sa prédication est un principe de vie qui détruit le formalisme pharisien, et convertit une loi de justice étroite en une loi de charité. « Aimez Dieu, aimez-vous les uns les autres ; ces deux commandements comprennent toute la loi. »

C'est grâce à la philosophie que la doctrine évangélique se propage et

sa merveilleuse beauté. Sous la direction de son père, elle avait cultivé les parties les plus difficiles des mathématiques et de l'astronomie, et elle y avait joint l'étude de la philosophie.

Elle entreprit d'enseigner, à son tour, les sciences exactes et la philosophie qu'elle avait si profondément étudiées. Des flots d'auditeurs se pressaient au pied de la chaire où montait cette jeune fille si savante et si éloquente.

C'est cette femme supérieure que *Cyrille* (*un saint* ???) poursuivit de sa haine. Il trama dans l'ombre, sema parmi les Chrétiens des bruits calomnieux contre la docte Hypathie... Un jour de carême, au sortir de son cours, Hypathie fut arrachée de sa litière par une bande de fanatiques qui la massacrèrent, mirent son corps en lambeaux, et en brûlèrent les débris, après en avoir dispersé la plus grande partie dans les carrefours de la cité.

Ainsi mourut la belle, pauvre et platonicienne Hypathie, victime de l'assassin Cyrille, un des plus *illustres* (*sic*) Pères de l'Église (315-386), un *saint* !!!

(1) Les Esséniens formaient un *ordre secret* parmi les Juifs. Ils étudiaient les Saintes Écritures *en philosophes* et les expliquaient *allégoriquement*. Ils partageaient la journée entre le travail, la méditation, la prière, et se livraient à l'étude de la morale.

Ceux qui possédaient des facultés supérieures s'occupaient particulièrement de philosophie et de médecine. Ils connaissaient les effets du fluide magnétique sur l'organisme humain, et envisageaient ces connaissances comme appartenant au domaine secret des degrés supérieurs de leur ordre. Ils se faisaient enfin un devoir d'en faire servir la pratique au soulagement de l'humanité. Les Esséniens étaient les *initiés* juifs.

Si l'on examine les doctrines et les mœurs des Esséniens que Philon et Josèphe nous ont fait connaître, on remarque que presque tous les éléments constitutifs du christianisme de Jésus se retrouvent dans la philosophie de cet ordre. Ainsi l'amour de Dieu et du prochain était le fond de la morale essénienne ; l'égalité était recommandée et pratiquée chez les Esséniens qui n'admettaient d'autre maître que Dieu, qu'ils appelaient *Père* ; jamais ils ne lui offraient de sacrifices dans le Temple. Ils considéraient le mensonge et le serment comme des actes aussi criminels que la vengeance et la guerre ; la douceur, la débonnaireté, l'humilité, la simplicité innocente de l'enfance si prisées par l'Évangile, étaient des vertus esséniennes. Le dédain des richesses, le peu de goût pour la vie de famille qui se remarque chez Jésus, caractérisaient également les Esséniens.

C'est aux Esséniens que Jésus a certainement emprunté cette grande et noble pensée que l'Être qui remplit l'Univers de sa splendeur, n'a pas besoin d'être adoré dans un temple ; que son temple est l'Univers et que son vrai sanctuaire est un cœur pur adorant le Père Céleste en esprit et en vérité.

Les Esséniens étaient divisés en deux parties : les *agissants* et les *contemplatifs* ; ces derniers vivaient comme des anachorètes ; les autres cherchaient à propager leurs doctrines. Jésus faisait partie de ces derniers.

s'organise. Il y avait trop d'affinités entre elle et les tendances philosophiques de l'époque pour qu'elle ne devînt pas la religion des penseurs.

Saint Paul l'apporte aux gentils et l'affranchit des pratiques de la loi de Moïse.

Il ne s'agit plus maintenant que de formuler les dogmes. C'est l'œuvre de l'école chrétienne d'Alexandrie et des Pères de l'Église. Les conciles décident et conservent l'unité de la foi.

L'école chrétienne d'Alexandrie, fondée par *saint Pantène*, illustrée par *saint Clément*, vers 170, et par *Origène* (185-253), entre en communication avec ce qu'il y a de plus élevé et de plus profond dans la doctrine spiritualiste de la philosophie grecque, celle de Platon en particulier et celle des Alexandrins. Origène assiste aux leçons d'Ammonius et des philosophes platoniciens vont entendre Origène.

Saint Clément et Origène puisent à la source de la gnose, de Philon et du platonisme pour interpréter librement les Écritures Saintes. De là l'indépendance de leur pensée et le caractère universel de leur enseignement.

« Les causes de la différence des conditions proviennent, selon Origène, d'existences antérieures. « *Quoniam justicia debet Creatoris in omnibus apparere.* » « *Par la raison que la justice du Créateur doit apparaître en toutes choses.* »

« Comment admettre, dit-il, qu'il suffise du caprice d'un scélérat violant une jeune fille, ou des fantaisies d'un libertin pour obliger Dieu à créer une âme et à l'envoyer sur terre ? » (*De principiis, lib. II. Cap. IX.*)

Il considère la doctrine des vies progressives comme le seul moyen d'expliquer certains récits bibliques et spécialement l'antagonisme profond qui existait entre Jacob et Esaü.

Jésus parle des nombreuses demeures dont se compose le royaume de son père (*saint Jean, XIV, 2*) ; et Origène, commentant ces paroles, ajoute :

« Le Seigneur fait allusion aux stations différentes que les âmes doivent occuper après qu'elles ont été dépouillées de leurs corps actuels et qu'elles en ont revêtu de nouveaux. »

Origène ajoute à cette croyance celle de l'éternité du monde.

Aux *Pères grecs* succèdent les *Pères latins*. Les premiers subordonnent la théologie à la philosophie ; les autres, pénétrés de l'esprit de Rome, subordonnent la science à la révélation.

Lactance (290-330) est un apologiste. *Saint Ambroise* et *saint Jérôme* sont des moralistes.

(*A suivre*). GÉNÉRAL H. C. FIX.

Le Paganisme catholique

Les catholiques proclament que l'avènement de leur système religieux a produit dans ce bas-monde une révolution sans précédents dans l'histoire, que le genre humain a été racheté du péché d'Adam et qu'il a subi une rénovation complète.

Avant leur Christ, tout dans l'univers n'était que ténèbres, cruautés, barbarie ; après, comme par enchantement, la lumière, la douceur, la civilisation naissent et croissent.

Ils le disent et redisent avec tant d'aplomb, que presque tout le monde finit par les croire. Les adversaires les plus résolus du catholicisme conviennent eux-mêmes que cette religion a produit des merveilles incomparables et qu'elle a rendu à la civilisation d'immenses services ; ils prétendent seulement que ces temps sont passés, que ce système religieux et suranné, n'a plus de raison d'être, et qu'il doit être supprimé comme on démolit un échafaudage lorsque l'édifice est construit.

Je me suis demandé depuis bien longtemps sur quoi l'on se fonde pour soutenir une pareille opinion. J'ai interrogé les hommes qui passent pour les plus compétents dans la matière et j'ai vu qu'ils ne faisaient que se répéter les uns les autres, suivant la règle du *magister dixit*. Alors j'ai interrogé l'histoire afin de remonter à la source de ce dogme, car c'est un vrai dogme.

Il y a à considérer dans la religion catholique : le dogme, la morale et le culte.

L'histoire nous apprend que tous les dogmes du catholicisme se retrouvent, avec quelques variantes, dans les religions antérieures à la prédication du Christ. Si ces religions étaient fausses, le christianisme, qui n'a fait que démarquer et imiter leurs dogmes est donc faux aussi.

Il en est de la morale chrétienne comme des dogmes. Les principes en sont tirés des religions et des philosophies antiques. Tout ce qu'y a introduit de nouveau le catholicisme, c'est l'exagération de quelques-uns de ces principes, exagération dont les conséquences ont été et sont encore très funestes aux sociétés humaines.

Reste le culte. A cet égard le plagiat est encore plus manifeste que pour le dogme et la morale. Les premiers chrétiens n'avaient pas assez d'invectives contre les cérémonies religieuses du paganisme ; arrivés au pouvoir, ils les ont toutes tolérées d'abord, puis reprises à leur compte.

De sorte que, si l'on compare l'ère chrétienne avec l'ère antérieure, on ne voit rien, absolument rien de changé, rien de rénové, rien de rédimé, ni dans la nature des choses, ni dans la nature des hommes, ni dans les institu-

tions religieuses, ni *a fortiori* dans les institutions politiques et sociales.

En y regardant de près, on pourrait même soutenir que s'il y a eu des changements, c'est en pire et non en mieux.

Il n'est pas besoin d'être très fort en histoire pour s'assurer que le christianisme a tout emprunté au paganisme. Je me bornerai donc à citer quelques faits à l'appui, en ce qui concerne le culte, laissant à chacun le soin de remonter aux sources pour en trouver d'autres, s'il en désire davantage.

***

Les païens faisaient des sacrifices propitiatoires ou expiatoires pour se rendre les dieux favorables ou pour se faire pardonner les fautes, les offenses qu'ils croyaient avoir commises envers eux. Ils supposaient que le beau et le mauvais temps, l'abondance et la stérilité, la santé et la maladie venaient de l'Olympe; qu'il dépendait de la volonté des dieux de modifier le cours de la nature. C'est dans ce but qu'ils faisaient des sacrifices, des processions, etc. Avant d'égorger les victimes, on leur faisait faire trois fois le tour des terres sur lesquelles on voulait appeler les bénédictions du ciel.

Les rogations et autres processions catholiques sont des survivances fidèles de ces usages.

Les prières, les invocations, les cierges sont offerts par les catholiques, non pas au Dieu souverain, unique, mais aux dieux sabalternes, comme chez les païens, les noms seuls sont changés et changent de temps à autre. Jésus, Dieu le fils, a supplanté le Père, puis il a été supplanté lui-même par la sainte Vierge et par son mari saint Joseph.

Assistez à un sermon catholique : quand le prédicateur prononce le nom de Dieu ou même de « Notre Seigneur Jésus-Christ », personne ne bouge. Chaque fois qu'il prononce ceux de la Très Sainte Verge ou de saint Joseph, tous les dévots inclinent révérentieusement la tête.

La sainte Famille est d'ailleurs de plus en plus délaissée pour des « dieux mineurs » : saint Antoine de Padoue, le pied de saint Pierre, le doigt de saint Jean, sainte Philomène, saint Labre, etc., etc. Où est la différence avec le paganisme ?

Les prêtres du paganisme se rasaient la tête. Les prêtres catholiques portent la tonsure dont l'origine remonte aux temps préhistoriques, alors qu'on ne se bornait pas à raser les cheveux, mais à enlever une rondelle du crâne.

La castration était en usage pour les prêtres dans beaucoup de cultes païens. Le célibat, qui revient au même, sinon pire, est de rigueur chez les prêtres catholiques. Les Vestales sont remplacées par nos sœurs plus ou moins *Candides*.

Tertullien blâmait fortement les païens de ce qu'ils allumaient des lam-

pes et brûlaient des cierges devant leurs dieux. Jour et nuit les catholiques ont une lampe allumée dans leurs sanctuaires et tous les jours des cierges se consument devant les statues des dieux mineurs.

La peste étant à Rome, l'oracle fut consulté pour la faire cesser. La réponse fut que les dieux étaient irrités de ce qu'on regardait par les fenêtres et avec mépris les processions, où des hommes vêtus d'une manière ridicule, portaient sur leurs épaules les châsses des saintes reliques. Sur quoi le Sénat ordonna que désormais les rues seraient tapissées et voilées.

Les catholiques ont repris ou conservé cet usage : à la Fête-Dieu et aux autres processions publiques, encore aujourd'hui dans les campagnes, les maisons sont « tapissées et voilées » avec des draps de lit.

Mercure, le messager des dieux, était représenté avec un visage à moitié noir et à moitié doré, couleurs qui désignaient le ciel et l'enfer. Le bedeau, messager des prêtes catholiques, a longtemps porté et porte encore, dans les campagnes, une robe mi-partie rouge et noir ou bleu foncé.

Tous les ornements sacerdotaux de la hiérarchie catholique ont été empruntés aux druides, aux mages, aux brahmes, aux lamas du Thibet.

Donnant, donnant. Quand un dieu du paganisme n'accordait pas les faveurs qu'on lui demandait, on le mettait en pénitence, on brisait sa statue quelquefois.

Autant en font les dévotes catholiques à saint Joseph ou à saint Antoine de Padoue. J'en ai connu une qui mettait son saint Joseph dans le *water closets* quand il était sourd à ses prières. Une autre, dégoutée de l'obstination de la sainte Vierge à ne pas lui envoyer un prince charmant, jeta sa statue par la fenêtre.

Les païens avaient peur des comètes et se livraient à toutes sortes de cérémonies quand ces astres apparaissaient. Malgré les progrès des sciences, les chrétiens sont dans le même cas et n'ont fait aucun progrès. On en a eu nombre de preuves ces temps derniers.

L'Eglise catholique prétend posséder un chant d'un style tout particulier, dont elle fait remonter l'origine à Grégoire, à Ambroise et plus haut si elle peut. La vérité est qu'elle n'a jamais eu un chant à elle ; le plain chant n'est qu'une démarcation des chants populaires et religieux des païens.

On sait que la primitive Eglise s'est emparée des chants populaires les plus en vogue et s'est contentée d'en changer les paroles afin de les adapter à ses Évangiles.

Cet usage a toujours continué et dure encore. Les psaumes de Marot, qui ont eu tant de succès au XVI^e^ siècle sont *timbrés* sur des airs de chansons, grivoises, pour ne pas dire plus. Il en est de même des messes et des motets en contre-point et fugue qui ont fait les délices des XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

Aujourd'hui encore, les *cantiques* sont faits sur des airs de chansons et,

même quand la musique en est nouvelle, elle a un caractère tout à fait profane, aussi profane d'ailleurs que la poésie, — si l'on peut appeler cela de la poésie — qui ne parle que d'amour: amour des femmes pour le cœur de Jésus, amour des hommes pour le cœur de Marie.

*
* *

S'il y avait eu quelque changement dans le culte, si, comme on l'assure, le catholicisme avait fait reculer le paganisme, c'est dans les pays où le catholicisme a le plus triomphé, et spécialement à son siège central, où réside son chef, que les survivances du paganisme seraient le plus rares. Or, c'est précisément le contraire.

Plus les habitants d'une région sont fervents catholiques, plus on y trouve de survivances du paganisme. On pourrait fournir mille preuves de ce fait. Je me bornerai à en citer une, mais elle est topique.

Il vient de paraître un livre : *L'Italie Nouvelle* (1), dans lequel un chapitre est consacré à la religion, telle qu'elle est comprise et pratiquée, encore aujourd'hui, à Rome, siège de la Papauté.

L'auteur est de bonne foi et sans parti pris : ce qui le prouve, c'est qu'il attribue l'esprit superstitieux des Romains modernes à la *latitude*, à la *race*, au *milieu*, mots sonores, mais vides de sens.

« La religion, chez l'Italien, dit M. Dauzat, est d'abord un ensemble d'habitudes, de pratiques profondément enracinées par des siècles de tradition. Elle est constituée avant tout par les manifestations cultuelles qui, au lieu d'être un moyen, sont devenues pour lui l'essence même du catholicisme. »

Les manifestations cultuelles ne sont pas *devenues*, elles ont toujours été telles qu'elles sont, et ces pratiques sont païennes, l'auteur va nous le prouver sans le vouloir :

« Cet étalage de luxe qui choquait Luther et qui provoqua en partie la Réforme, constitue précisément l'attrait le plus fort peut-être qui rattache les Italiens — surtout ceux du Sud — à leur religion.

« ... La divinité est matérialisée partout par la statue et par l'image : plus on descend vers le Sud, et plus nombreuses sont ces figures de saints et de madones, peintes sur tous les murs des rues, logées dans les niches de tous les carrefours des Deux-Siciles... Supprimer l'image de la divinité comme l'ont fait les protestants, ce serait tuer la religion, en Italie, lui enlever sa raison d'être, en faire perdre toute compréhension à la foule. »

Tout cela n'est pas particulier aux Deux-Siciles ni même à l'Italie. En

(1) *L'Italie Nouvelle* par Albert Dauzat, 1 vol. in-18. Paris, Bibliothèque Charpentier, 1909.

Espagne, en Bretagne, en Irlande, en Pologne, etc., on constate les mêmes choses avec de simples différences en plus ou en moins.

« Le paganisme antique n'a pas été effacé, par seize siècles de christianisme, de l'âme italienne. Matérialisée, la divinité doit encore être localisée, accaparée par une ville, une région, sur laquelle elle étend sa protection tutélaire comme les anciens dieux de la cité. Dieu lui-même est trop haut, trop général, trop abstrait, trop difficile à individualiser ; il s'efface, à mesure qu'on s'éloigne du Nord-Ouest, pour disparaître peu à peu devant la madone et les saints.

« Ceux-ci, aux yeux du peuple, ne sont pas des intercesseurs auprès de Dieu, comme le veut la doctrine catholique : ils sont dieux eux-mêmes, dieux puissants et distincts, faiseurs de miracles, dispensateurs souverains des grâces et des bienfaits, pour l'autre vie sans doute, mais pour celle-ci surtout et d'abord.

« ... On entend fréquemment les fidèles converser familièrement et à voix haute avec le saint ou la madone, surtout dans les pèlerinages, et élever parfois singulièrement le ton de leur requête, comme s'ils réclamaient leur dû à un créancier.

« Si, pour les gens éclairés, la statue ou l'image constitue un symbole, pour le peuple elle est la madone ou le saint lui-même, qui voit, qui entend ; et c'est pourquoi, à ses yeux, la madone de son village n'est pas celle du village voisin : si la première n'exauce pas les vœux, on ira ensuite supplier l'autre. »

Est-il assez clair qu'il n'y a rien de changé au paganisme, que les mots ? Les dieux sont devenus des saints ; le culte est exactement le même. Jugez-en :

« On demande toutes sortes de choses à la divinité, et les vœux les plus nombreux sont les plus profanes : les malades réclament leur guérison ; les épouses, des enfants et du lait pour allaiter leurs nouveau-nés ; les amoureux et amoureuses, un talisman pour enchaîner le cœur de l'élu ou ramener celui de l'infidèle, — et ils attachent à leurs vêtements des amulettes qui ont séjourné près de l'image ou de la statue du saint et sont censées avoir reçu sa bénédiction. On assure qu'autrefois les brigands calabrais ne manquaient jamais de prier la madone avant de viser leurs victimes, et de lui promettre un cierge si elle dirigeait bien leur balle. »

Les brigands calabrais suivent encore cet usage ou il n'y a pas longtemps qu'ils y ont renoncé. Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls brigands qui procèdent ainsi.

Pour compléter ces renseignements, nous devons ajouter que les filles publiques, en Italie et dans d'autres pays que je connais bien, n'attendent pas que leur... soirée soit faite pour offrir un cierge à la madone ou à leur

saint favori : elles s'y prennent d'avance, quittes à faire des reproches à leur idole, si elles n'ont pas obtenu ce qu'elles demandaient (1).

***

Nous pourrions continuer l'énumération, mais en voilà assez pour prouver que nous n'exagérons pas en disant que catholicisme et paganisme sont les deux termes d'une même équation.

Ce n'est d'ailleurs pas un reproche que je veux adresser au catholicisme, au contraire. Il est fort heureux, je crois, que le dogme n'ait pas prévalu sur le culte et que le polythéisme ait survécu au monothéisme, l'un n'excluant pas l'autre. S'il en eût été autrement, que serions-nous devenus ?

Je ne veux pas le dire, mon opinion personnelle a trop peu de poids, mais je vais le faire dire par un autre.

En 1900, M. André Lefèvre a publié un volume : *La Grèce antique* (2), duquel je vais copier quelques extraits.

Les dieux, en Grèce, dit l'auteur, ne sont pas figés dans une attitude béate et solennelle. Ils vivent et ils aiment la vie, dont ils représentent tous les aspects, tous les mobiles, toutes les douleurs et toutes les jouissances.

« Car il n'y a pas un phénomène de la nature, pas une énergie physique ou morale, pas un sentiment ou une idée qui n'ait dans l'Olympe et sur les versants de la montagne idéale sa figure achevée par une main d'artiste, son nom sacré et son rôle presque humain dans l'Athènes céleste. Il n'est pas jusqu'à la troupe des comparses, et celles qui chantent près des fontaines ou se nichent dans les volutes des vagues, et celles qui dansent dans les clairières, et les compagnons capricants de Pan, l'universel pasteur, et la bande qui trébuche autour de Bacchus, qui ne respire la vaillance et la santé. Comme tout cela est loin de la plate imagerie que nous connaissons, du fretin exsangue, de la grotesque racaille qui peuple tant d'autres empyrées !

« Et il y en a pour tous les goûts. Chaque cité, chaque bourg a ses préférences, chaque fidèle peut choisir ses patrons, sans déprécier le protecteur du voisin, sans refuser un hommage poli à tous les sanctuaires qu'il visite.

« C'est que, parmi tant de divinités célestes, aériennes, marines, terrestres, infernales, il n'y en a pas une qui entende gêner l'initiative et la pensée du profane, pas une qui considère l'humanité comme un troupeau d'im-

(1) Il suffit d'assister en France, à un prône catholique, surtout aux offices du mois de Marie ou de saint Joseph pour entendre dire des *pater* et des ave destinés à obtenir la réussite d'un examen, d'un mariage, d'une affaire ou entreprise quelconque. Si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal.

(2) La Grèce antique, entretiens sur les origines et les croyances par André Lefèvre, 1 vol. in-16. Paris Schleicher, 1900, p. 19 et s.

béciles, de pauvres d'esprit, mené, moriginé, exploité par quelques malins, hypocrites ou puissants. Les Grecs ne l'auraient pas souffert. Fortement épris de liberté, de gloire locale ou personnelle, de plaisir et de mouvement, le citoyen d'Athènes ou de Lacédémone ne veut pas être tenu en lisière par une caste sournoisement paternelle. Crédule, certes, et dévot, infatigable en cérémonies, sacrifices, consultations de présages et d'oracles, plein de vénérations pour les prêtres et les hiérophantes, jamais cependant l'Hellène n'a plié sous le joug sacerdotal.

«... Ce paganisme, que nos théologiens (du moyen âge), oubliant l'apologue de la paille et de la poutre, traitent volontiers de ridicule et d'enfantin, a longtemps suffi à l'un des peuples les mieux doués et les plus ingénieux que l'on connaisse.

«... Et maintenant, la *vraie* religion, celle qui croit regarder de si haut les mythes qui ont plu à Homère, à Hésiode, à Pindare, à Eschyle, celle qui prétend avoir renouvelé la face du monde, a-t-elle bien sondé ses propres origines ?

« D'où lui viennent donc la plupart de ses mystères, de ses dogmes, de ses sacrements ? l'Incarnation, par exemple, le dernier procédé auquel eût pu songer Iahvé, le dieu solitaire ? C'est le plus ordinaire incident de la mythologie ; et, il faut l'avouer, Zeus, Poseidon et Apollon ou Hermès s'y comportent de meilleure grâce ?

« Et la médiation d'un Rédempteur ? Elle vient de la Perse pour une part, mais elle n'est pas non plus étrangère aux concitoyens de Prométhée. Les Ascensions, les Assomptions, les Descentes aux Enfers (Heraklès, Thésée, Orphée, Odyssens), les Résurrections, autant de menus suffrages prodigués dans la Fable, et qui n'ont certes rien à voir dans le judaïsme.

«... Mais je m'arrête. Le christianisme n'ayant qu'une légende tout à fait insuffisante, l'a rembourrée de tous les résidus du paganisme ambiant. Seulement il n'a pas eu la main heureuse. Il a pris ce qu'il aurait pu laisser. Mais il a oublié d'emprunter à la mythologie ce qui en fait la gloire : la beauté, l'esprit, l'agréable diversité, la tolérance et le parfait accord avec la nature humaine. »

*
* *

Comme on le voit, M. Lefèvre croit que le polythéisme païen est supérieur au monothéisme chrétien.

Il a raison, sous cette réserve que le polythéisme n'exclut pas le monothéisme. Les Grecs notamment avaient au-dessus de tous les dieux subalternes et hiérarchisés, le Dieu inconnu, que saint Paul prétendit leur révéler, mais qu'il ne connaissait pas plus que les autres.

Tout ce que l'on sait et tout ce qu'on peut savoir, c'est que ce Dieu su-

prême existe et qu'il est le principe de toutes les existences. Dès qu'on veut aller plus loin, on tombe dans le galimatias et il sera toujours vrai de dire : Un Dieu défini et un Dieu fini.

Entre ce Dieu inconnu et l'homme, le monothéisme catholique a voulu faire le vide, creuser un abîme ; il a essayé de supprimer toute la hiérarchie intermédiaire admise par toutes les religions antérieures.

Il n'a réussi dans cette entreprise que dans une très petite mesure ; le bon sens du peuple a toujours été plus fort que la doctrine des prêtres, et ceux-ci n'ont guère pu faire que changer les noms des mythes et quelques détails du culte.

M. Lefèvre estime que, par ses dogmes, le catholicisme a exercé une influence très néfaste sur la société. Ceci est encore vrai dans une certaine mesure, mais il ne faut pas exagérer et il faut distinguer.

Ce n'est que grâce à l'appui du pouvoir civil que le catholicisme est parvenu à imposer plus ou moins ses dogmes. C'est donc sur ce pouvoir que retombe au moins la moitié de la responsabilité des maux qui s'en sont suivis.

Le monothéisme absolu en religion conduit au monarchisme absolu en politique. C'est pour cela que le catholicisme a toujours trouvé des appuis parmi les ambitieux et que de son côté, il a toujours soutenu ceux-ci.

Heureusement le peuple a résisté longtemps, très longtemps ; ce n'est qu'au xvii[e] siècle que nous avons eu la monarchie absolue et elle n'a pas duré longtemps.

Il est vrai que la tendance existe toujours parmi nous : la centralisation, le fonctionnarisme, le parasitisme, le protectionnisme d'en haut et d'en bas, sont les résidus de l'absolutisme ; ce sont les rejetons de l'arbre abattu et non déraciné; mais il ne dépend que de nous de détruire ces survivances.

Pour conclure, nous pouvons dire, non seulement que le catholicisme n'a pas supprimé le paganisme, mais que tout est païen dans le catholicisme.

Et nous devons ajouter que c'est à cela qu'il a dû sa force et qu'il doit encore sa survivance à lui-même, à ses principes. C'est par ce qu'il a de païen que le catholicisme a vécu, vit et se soutient en l'air, sans plus avoir de piédestal.

Si le catholicisme est plus populaire et plus répandu que le protestantisme, ce n'est certes pas à ses dogmes ni à sa morale qu'il le doit, c'est à sa mise en scène. C'est là une question d'esthétique et non de théologisme. Et le catholicisme est d'autant plus populaire dans chaque pays, qu'il se rapproche plus du paganisme.

Les dogmes, qui y croit parmi les catholiques? Qui croit à l'enfer éternel, à l'âme, même à l'existence de Dieu? On feint de croire aux dogmes, et

l'on observe les pratiques par snobisme, par intérêt si l'on est pauvre, par peur des pauvres si l'on est riche ; pure hypocrisie !

La morale, qui l'observe? Qui demande seulement qu'elle soit observée? Allez à confesse; tout ce qu'on exigera de vous, c'est de *sauver la face*. Suivez les exercices du culte, comme si vous aviez la foi et la foi vous viendra.

Reste à indiquer le moyen de reconnaître cette foi de l'hypocrisie.

La question religieuse est une question d'esthétique beaucoup plus que de logique ou de morale.

Ces affirmations peuvent déplaire aux prêtres et aux savants qui, les uns comme les autres, veulent torturer la nature humaine, tout régler, tout tirer au cordeau ; elles n'en sont pas moins fondées sur la nature des hommes et des choses, plus forte que les élucubrations scientifiques et sacerdotales.

En séparant l'Église de l'État, les savants qui ont l'oreille du gouvernement ont voulu détruire le catholicisme et s'assurer ainsi le monopole de la direction spirituelle et, par suite, de l'exploitation du public, à l'exclusion des prêtres.

Peine perdue. Tant que l'Église catholique sera païenne, elle conservera sa clientèle et il n'y aura rien de fait. Tant que le théâtre ne plaira pas mieux au public que les cérémonies du culte; tant qu'il ne coûtera pas meilleur marché; tant que les paysans et même les citadins n'auront pas de distraction plus agréable et plus économique que les processions, les saluts, les ornements, les luminaires, les chants que leur procure l'Église ; tant que les femmes n'auront pas de meilleures occasions de voir et de se faire voir, le catholicisme durera.

ROUXEL.

Lettre à Marc SANGNIER sur l'Évangile

Par ALBIN VALABRÈGUE

(suite).

Ce qui précède suffit, pensons-nous, pour prouver que le mal physique pousse efficacement le genre humain à l'étude de son domaine actuel, la terre, à la création et au perfectionnement des sciences, de l'industrie, des arts et du commerce, en un mot à la réalisation des conditions indispensables, à l'accomplissement de son perfectionnement.

Voltaire entrevoyait déjà cette grande et consolante vérité, quand il écrivit : « Qui sait si le mal qui règne depuis tant de siècles, ne produira pas un plus grand bien dans des temps encore plus longs? »

Passons au *mal moral :*

Les *soucis*, les *chagrins*, les *déceptions* et les autres *peines de l'esprit et du cœur* sont les conséquences de la *sensibilité*, et celle-ci est déjà une magnifique conquête que l'être ne réalise qu'après de longues étapes passées dans les formes inférieures de la vie.

Plus l'esprit monte, plus la vie devient intense, plus la sensibilité se développe et avec elle la souffrance. La douleur est un enfantement. Il ne peut y avoir de sensibilité sans douleur, ni de plaisir sans sensibilité.

Supprimer la douleur, c'eût été limiter la sensation et entraver l'épanouissement de la vie qui est précisément le but de la vie. Le mal n'étant qu'une « privation » stimule le désir et le désir, stimulant nos efforts, nous fait avancer vers le bonheur.

Nous devons à la souffrance tout ce qu'il y a de bon en nous, tout ce qui donne du prix à la vie ; nous lui devons la pitié, nous lui devons le courage, nous lui devons toutes les vertus.

La douleur est un moyen d'éducation ; d'élévation ; elle façonne l'âme en lui enseignant le courage, l'abnégation, l'esprit de sacrifice et l'esprit de solidarité ; par elle les caractères se trempent, l'expérience s'acquiert. Pour apprendre, il faut faire des *efforts*, et pour faire des efforts il faut *souffrir*. Tout effort est une souffrance.

De même que la liqueur se distille dans l'alambic, de même que le grossier minéral, sous l'action du feu et des eaux, se change en pur métal, de même l'âme, sous les lourds marteaux de la douleur, s'ennoblit et se purifie.

La douleur est le feu purificateur qui conduit vers Dieu. Elle est le véhicule de l'ascension, le moteur du progrès, le grand ressort de la vie. Née des libertés relatives, elle aide à la conquête de la liberté absolue. Concluons donc en disant :

Sans les luttes qui stimulent les facultés, l'homme se laisserait aller à une insouciance funeste à son avancement. Les luttes contre les éléments développent la force physique et l'intelligence. Les luttes contre le mal moral développent les forces mâles ; elles ouvrent la carrière à toutes les vertus morales, nobles et généreuses ; le courage, la patience, la résignation, le sacrifice et le dévouement ne peuvent s'exercer qu'au milieu des adversités de la vie ; la grandeur morale de l'homme ne se révèle que dans le malheur. La douleur est le creuset où s'effectue toute purification, la fournaise où fond l'égoïsme, où se dissout l'orgueil, où s'apprend l'humilité.

Les maux qui frappent l'homme sont des leviers à l'aide desquels Dieu l'excite sans relâche à se perfectionner. En frappant l'homme, le mal le sollicite à chercher les moyens de l'éviter ou de le guérir, et chaque victoire remportée le fait avancer d'un pas vers la perfection. *Le mal est nécessaire pour arriver au bien et pour pouvoir l'apprécier.*

***

N'attaquez pas le catholicisme, n'oubliez pas que le Christ a dit : *Aimez vos ennemis*, nous repète sans cesse M. Valabrègue. Mais, ce qu'il ne dit pas c'est que le Christ s'est montré sévère, terrible même pour les princes des prêtres, pour les Pharisiens, pour les sophistes, pour les hypocrites, qui étalaient devant lui leurs fourberies et leurs cruautés, et qu'il eut l'incomparable mérite d'invectiver et de scandaliser toujours (Matth., XXIII, 14 et suiv.; Luc, XI, 44 et suiv.).

Il ne ménageait pas les princes des curés de son époque, et il avait mille fois raison.

Aux fruits on reconnaît l'arbre. Le catholicisme a-t-il donné au monde plus d'années de paix et de bonheur que les autres religions?

Pendant quinze siècles, il s'est propagé comme un incendie. Ses apôtres ont été des inquisiteurs, les bûchers ont été ses étapes. Pendant quinze siècles, il a supplicié les hérétiques, brûlé les Juifs, torturé les sorcières. Pendant quinze siècles, ces horreurs se sont multipliées sur presque toute la surface du globe, en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne, dans l'Inde, en Amérique; avec la croix elles se sont implantées au Mexique; avec la croix, elle ont envahi le Pérou; pendant quinze siècles, ces œuvres de démence se sont accomplies régulièrement, périodiquement, au grand jour, sur les places publiques, par l'ordre des magistrats légitimes, avec l'assentiment de toutes les puissances ecclésiastiques, le concours des ordres monastiques, l'approbation des autorités diocésaines, au son des cloches, au chant des cantiques, au bruit des processions, au nasillement des psaumes, et par suite de la sollicitation expresse des évêques et du pape.

Oui, pendant quinze siècle l'Église est allée à travers le monde, son dogme dans une main, un tison dans l'autre, et disant à quiconque avait encore l'insolence de penser :

« *Crois ou meurs!* »

« Que les hommes croient ou qu'ils meurent! Que les peuples soient mes esclaves ou qu'ils meurent : Que l'Univers soit catholique ou qu'il disparaisse! »

Le fanatisme est essentiellement persécuteur. Si on le laissait faire, ils deviendrait, malgré l'adoucissement des mœurs, aussi cruel qu'il a pu l'être aux plus mauvais jours du temps de ténèbres. Si la flamme a cessé un moment de se montrer, le feu n'en couve pas moins sous la cendre. L'Église gémit sur la misère actuelle. Elle maudit les temps néfastes où nous vivons, et qui lui permettent de ne conserver la sainte coutume du feu purificateur de l'Inquisition que pour les livres et les objets (1).

(1) Le 9 octobre 1862, sur la place publique de Barcelone, et par sentence de l'évêque

L'Église remet quelquefois, par prudence, la gloire dans le fourreau, mais JAMAIS ELLE NE RENONCE INTENTIONNELLEMENT A CE QU'ELLE CONSIDÈRE COMME SON DROIT. ALORS MÊME QU'ELLE SEMBLE FAIRE DES CONCESSIONS FORMELLES, ELLE SE RÉSERVE MENTALEMENT DE LES ANNULER, A LA PREMIÈRE OCCASION, COMME ARRACHÉES PAR LA NÉCESSITÉ DES TEMPS. SI LES NATIONS ONT LE MALHEUR DE S'ENDORMIR UN INSTANT DANS UNE FAUSSE SÉCURITÉ, ELLES SE RÉVEILLENT GARROTTÉES ET BAFOUÉES PAR-DESSUS LE MARCHÉ.

« Sanglante par essence, par nature, par raisonnement, écrit M. Lermina, l'Église — ses journaux l'avouent — rêve le retour au bon vieux temps des *in pace* et des bûchers. Elle sait que seule la force, si elle en pouvait encore disposer, arrêterait momentanément la décadence dont elle meurt, l'épuisement sénile qui la tue...

« Défiance ! Défiance ! Elle est habile, elle est criminelle et ne recule pas devant les moyens les plus atroces...

« Aujourd'hui, elle soudoie la canaille qui crie : « Mort aux Juifs! (1) mort aux protestants ! mort aux francs-maçons » ! Elle est la voix du Dieu d'amour qui respire avec délices le relent des charniers.

« Haine et mépris à l'Église sanglante ! » (*Jules Lermina. Les crimes du cléricalisme.*) La philosophie spirite se dresse radieuse au-dessus des vieux, formidables et incompréhensibles dogmes du catholicisme agonisant, et surtout de la prétendue existence du *diable* et de *l'éternité des peines infernales.*

Elle peut aider l'humanité à atteindre le but suprême vers lequel elle doit tendre sans cesse, la *perfection.*

de cette ville, on voit un autodafé de 300 volumes d'ouvrages traitant du spiritisme.

Inutile d'ajouter que le prêtre exécuteur et ses aides se retirèrent couverts par les huées des assistants et les cris de : *A bas l'Inquisition !!!*

En mai 1904, l'archevêque de Séville rend un jugement par lequel il condamne à être brûlés les écrits d'un prêtre nommé *Lazaro* osant critiquer les actes de Son Eminence et du journal *El Batuarte*, ayant eu l'insolence d'approuver les attaques du curé anti-épiscopal. Mais grâce à la résistance énergique de la bonne presse espagnole, cet attentat à la liberté de la presse ne put être exécuté.

(1) Avis à M. Valabrègue, qui écrit dans sa brochure, page 7 : « Je m'incline bien bas, moi Juif, devant le Catholicisme. »

Dans toutes les églises catholiques, l'on a, de tout temps prêché, et l'on prêche encore, contre cette *race infâme* (*sic*), une croisade abominable, celle de tous les instincts bas et vils, de toutes les passions furieuses et sanguinaires.

Les Jésuites ont inventé l'antisémitisme, afin de détourner leur impopularité sur les Juifs. Voulez-vous savoir comment le catéchisme catholique pousse au mépris, à la haine des Juifs. Écoutez : « Les Juifs refusent de croire en Jésus-Christ et ne veulent point le reconnaître pour le Messie. Leurs ancêtres l'ont mis à mort, et, en punition de cet affreux *déicide*, ils sont errants et vagabonds sur la terre, portant sur leur front on ne sait quel caractère qui les rend *l'exécration du peuple et l'opprobre de l'Univers.* » (*Abbé Ambroise Guillois. Catéchisme dédié aux maisons d'éducations et aux familles chrétiennes.*)

Et ce catéchisme jouit de la haute approbation de M. Bouvier, évêque du Mans.

Inclinez-vous, ô Valabrègue !!!

Dégagée du dogmatisme imposteur, elle n'aura plus besoin de vains simulacres, de cérémonies liturgiques, de sacrements, de jeûnes, de macérations, d'intermédiaires entre elle et la *Justice Eternelle*.

GÉNÉRAL H.-C. FIX.

Féminisme et Spiritiualisme

J'ai parlé dans un précédent article du rapport direct de la doctrine spirite avec le féminisme spiritualiste et j'ai prouvé que l'un ne va pas sans l'autre, à moins de se mettre en désaccord avec Allan Kardec et tous les enseignements des esprits; en plus, j'ai fait allusion à l'Histoire, pour démontrer le rôle mystique de la femme à travers les âges et son ingérence prépondérante dans tout ce qui concerne le domaine de l'âme. Je n'y reviendrai donc pas, d'autant plus qu'on peut se convaincre à ce sujet dans des livres de haute valeur, comme ceux de Fabre d'Olivet, de Léon Denis et tant d'autres. Ce que je voudrais faire ressortir aujourd hui, c'est l'*utilité* du féminisme pour la propagande spiritualiste.

En effet, pourquoi nos convictions religieuses, étayées sur la science et la logique, deux facteurs qui manquent complètement aux enseignements dogmatiques, ne font-elles pas de plus rapides progrès?

Pourquoi les femmes, généralement si éprouvées par la vie terrestre, en outre, si souvent, plus ou moins médiums, en raison de leur nature plus affinée et sensitive que celle de l'homme, ne viennent-elles pas par milliers se rallier à notre doctrine si consolante pour notre sexe? Pourquoi, malgré les déceptions que l'âge leur apporte, s'obstinent-elles à rester sous la domination — ou, si le mot semble exagéré — la direction des prêtres?

C'est que les prêtres les accueillent, les occupent, les flattent, les consolent en dépit du dogme humiliant à l'égard de leur commune aïeule, cette malheureuse Ève qui a perdu le genre humain, tandis que les apôtres du spiritualisme moderne, quoique enseignant des vérités hautes et convaincantes, semblent n'avoir rien à leur offrir en échange de ce qu'elles perdraient en s'éloignant de l'Église. Le tort des rénovateurs religieux, de ceux qui veulent supprimer les « douceurs » du confessional, est de trop négliger *la cause* de la femme; *à son sort ils se montrent indifférents* et c'est pourquoi leur doctrine ne se répand pas en raison de sa haute valeur éthique et religieuse.

La masse des croyants se compose de femmes. Tant que la femme reste fidèle à l'Église, le modernisme, malgré sa supériorité indiscutable, n'arrive pas à renverser le vieil édifice des croyances superstitieuses.

Pour créer un mouvement religieux il faut gagner les femmes, car ce sont elles qui élèvent l'homme et forment les générations futures.

Mais comment gagner les femmes?

En leur offrant des avantages.

Parmi les spirites les uns s'intéressent exclusivement aux phénomènes psychiques en vue de leurs recherches scientifiques, les autres aux communications d'outre-tombe en vue d'une philosophie ou d'un culte nouveau. C'est fort bien, mais une chose se trouve négligée, une chose essentielle, la mise en pratique des convictions nouvelles par la rénovation de la morale sociale, par toute une sociologie régénérée, basée sur des convictions élevées d'une justice impartiale.

Et la femme ne voyant pas ce qu'elle aurait à gagner à se détacher de l'Église qui, très hypocritement, il est vrai, la tient dans ses bras, reste dans ses vieilles croyances!

Les hommes (les prêtres) lui ont enseigné qu'il ne fallait pas penser, mais obéir; est-ce aux spiritualistes modernes de dire: la femme ne *sait pas penser;* elle nous est intellectuellement inférieure parce que physiologiquement plus faible? Comment dans ces conditions espèrent-ils qu'elle aura la force et le courage de s'émanciper du dogme, de briser ses vieilles idoles? Les spiritualistes sont les premiers à reconnaître l'égalité de toutes les âmes. Et ainsi ne sont-ils pas forcés d'être féministes, à moins de se donner un démenti et d'enrayer la marche progressive de leurs propres enseignements?

Pour connaître les vérités qui nous sont venues de l'Au-delà et qui se trouvent enregistrées dans tant de livres précieux, il faut lire, étudier. Si les spiritualistes s'opposent à l'émancipation de la femme, s'ils disent: « Femmes, contentez-vous de vos foyers, vos cerveaux ne sont pas aptes à penser », ne sont-ils pas contre eux-mêmes? Déjà les femmes lisent trop peu, ou lisent mal, parce que uniquement occupées des frivolités littéraires des romanciers ou romancières, ne serait-il temps de les exhorter à penser, comme du temps de Fénelon? Un féminisme bien entendu n'est-il donc pas toujours à l'ordre du jour? La croisade pour la femme et *contre* les faiblesses de la femme devrait-elle jamais s'interrompre?

Quoi! Il n'y aurait d'intéressant que les hommes! Seules leurs revendications seraient justes? Que les socialistes-matérialistes parlent ainsi, soit; mais les spiritualistes?? Sont-ils dans leur rôle quand ils leur ressemblent? Je ne le crois pas. Et c'est pourquoi j'ai cru logique de baser mon féminisme sur notre doctrine nouvelle, et c'est pourquoi je trouve illogique que les spiritualistes attaquent les féministes en bloc.

C'est surtout par les avantages sociaux et moraux que le spiritualisme moderne pourra offrir aux femmes, que celles-ci reconnaîtront sa grande valeur pour leur cause.

Si les spiritualistes désirent que leur doctrine et tout ce que leurs recherches psychiques ont découvert se généralisent, qu'ils cherchent à gagner les femmes par leur esprit de bonté et de justice envers elles, par l'abandon de leur orgueil mâle, par leur désintéressement, leur esprit vraiment chrétien leur inspirant le désir de voir la société étayée sur une base nouvelle, celle d'une unité de droit et de morale.

Tout spiritualiste logique est aussi forcément féministe que tout féministe logique forcément spiritualiste, l'un n'allant pas sans l'autre, le féminisme complétant le spiritualisme, comme le spiritualisme le féminisme.

CLAIRE GALICHON.

Les Énergies dans l'Homme

Etude philosophique

Bien que je doive convenir que l'article du professeur américain James dont je fais aujourd'hui un nouvel examen, ait paru il y a quelque temps déjà dans *La Revue philosophique* et dans *Leonardo*, la Revue batailleuse de Florence, qui a cessé ses publications; et qu'il soit déjà connu d'un grand nombre de personnes, il y a pourtant lieu d'admettre aussi qu'il peut avoir échappé à l'attention de quelques lecteurs qui seraient sans doute désireux de le connaître. C'est en pensant à ceux-ci que l'idée m'est venue de reprendre l'étude de l'illustre auteur américain, et d'essayer d'en retirer encore une fois le trésor de choses anciennes et nouvelles qu'elle contient.

Dans son article intitulé « Les Énergies dans l'homme », le professeur James est parti de l'observation d'un phénomène très ordinaire qui lui a permis de constater que tout homme « sent plus ou moins vivement », suivant les jours et les circonstances.

Il établit, en outre, comment un sens aussi indéfini émane des vacillations de nos énergies latentes que, ni les stimulants, ni les émotions ordinaires ne peuvent réveiller, mais réveilleraient si elles étaient plus fortes et agissaient avec plus de continuité qu'elles ne le font en réalité.

En comparaison de ce que nous devrions être, dit-il, nous sommes à peine éveillés. Nous nous sentons presque tous, dans un certain sens, oppressés, mais non libres; et même, dans nos facultés ordinaires, notre vie est limitée comme le champ visible d'un pauvre hystérique, privé de sens, parce que le pauvre hystérique est un malade, tandis que nous avons en nous une mauvaise habitude, une habitude invétérée, de croire à notre supériorité qui nous empêche d'exercer librement et avec la plus grande efficacité les énergies varié

et profondes de notre nature. On dirait que la conscience même nous avilit ; que les mœurs sociales nous empêchent de manifester la vérité et ce que nous avons de meilleur ; que l'usage de certaines fonctions paralyse en nous l'usage des autres fonctions ; que nous nous efforçons de ressembler aux hommes habitués à travailler avec un seul doigt et insouciants de se servir des autres membres de l'organisme. Voire même, si la diminution constante de nos pouvoirs ne nous conduit pas à l'état morbide de la neurasthénie et de la psychasténie. Pourtant, l'existence de formes latentes d'activité est claire.

Quand, par exemple, réduits aux extrêmes limites de la fatigue, une impérieuse nécessité nous force à continuer un travail, la fatigue, étant augmentée jusqu'à un certain degré, disparaît tout d'un coup ou graduellement, et nous nous sentons animés d'une vigueur nouvelle, oserions-nous nier que que la fatigue non tolérée était plus apparente que réelle, qu'une énergie insolite, non supposée, s'est révélée et qu'une région d'abord inconnue soit apparue à la lumière de la conscience, une de ces régions mystérieuses où se trouvent les trésors de tant d'êtres admirables, mystiques, actifs et héroïques venus pour éclairer le monde et dont le souvenir est gravé en traits ineffaçables dans l'esprit du genre humain?

Et si nous passons outre, continue M. James, qu'en sort-il ? Toujours une excitation, toujours une idée de laquelle jaillira l'acte immédiat et spontané de notre volonté.

La volonté : Voilà le verbe initiateur de tout le monde moral, la mesure de notre vie intense et de la force de toute âme, le foyer vers lequel convergent les rayons infinis de l'Univers et le principe et la force de toute la théorie du professeur James.

Certes, il met des limites à sa théorie. Les arbres ne croissent pas jusqu'au ciel et il ne faut pas se figurer que l'intéressante étude du penseur américain court le risque de se réduire à rien ou de perdre sa forme vive et concrète, en se heurtant contre d'obscures fantaisies ou les prétextes mal fondés des dilettanti habitués de psychologies.

Si le professeur James, en effet, ne craint jamais d'élever sur la pierre de la volonté, tout l'édifice de sa philosophie et d'ajouter que dans la volonté sont tracés aussi les traits moins sensibles de notre âme, que c'est la volonté qui découvre nos énergies latentes, que nous le puissions autant que nous le voulions, il s'empresse toujours de nous faire comprendre qu'il ne peut pas se précipiter aveuglément dans un abîme d'un fatalisme schopenhauérien, ni s'attacher à un universel absolu ; il nous dit, toujours, quel effort implique le mot *volition*. Il nous parle continuellement de finalité, de motifs, d'animation nécessaire ; il nous parle d'idées qui changent, de la foi parfaite à laquelle s'attaquent les néophytes de la « pensée nouvelle » pour l'élévation croissante de la « science chrétienne », de « la guérison méta-

physique », des autres formes de spiritualisme oriental, si nombreuses aujourd'hui et auxquelles se réunissent, plus ou moins directement, les doctrines variées, et les pratiques diverses d'occultisme, de théosophie, de magie. Et il nous parle aussi de la susceptibilité dans l'éducation, comme quand, dans son article, il rappelle les exercices indiens et les méthodes de « Hatha Yoga », ou l'importance du « gage » dans l'histoire du « mouvement pour la tempérance ». « Voyez : Une simple promesse faite à sa fiancée purifiera la vie d'un jeune homme, du moins pendant quelque temps ; de même que l'idée de Dieu, de la liberté, de la patrie, sera un énergique pouvoir pour celui qui ne réussit pas à voir au-dedans de lui-même un autre moyen quelconque qui le détermine promptement à agir. »

Je ne sais pas si le désir avec lequel le professeur James a conclu son étude, désir que la science arrive à rechercher et à définir, comme elle l'a fait déjà pour l'énergie physique, notre possible énergie intellectuelle et morale possible, de manière à établir approximativement quelles sont les limites vraies du pouvoir humain, et à suggérer des moyens plus actifs à éveiller et à développer tant de facultés cachées ignorées, trouvera de la satisfaction dans un jour prochain ou éloigné. Je l'ignore, car je pense qu'en matière de recherches psychiques et pour tout ce qui touche directement au mystère de la personnalité, il est très difficile et pour le moins très hasardeux, de procéder avec une seule formule simple, de trouver la loi unique, de s'appuyer sur un terme de comparaison.

Il importe, en tout cas, d'observer comment un problème dont nous sentons chaque jour plus l'importance vitale, naît d'une étude à laquelle, en passant, j'ai à peine touché et naît avec une évidence si simple et si naturelle.

Nous sommes donc très peu capables de faire ce que nous supposons. Il y a des facultés nombreuses et variées, cachées en nous, qui demandent à venir à la surface de l'âme, qui demandent à entrer dans notre *Ego* conscient pour y faire vibrer leur rythme ; qui nous promettent tant de joies encore ignorées et qui insistent parce que les liens en diminuent. C'est une veine d'eau fraîche souterraine qui veut donner un libre accès à notre monde. Mais, devons-nous, en vérité, attendre le secours de la science ?

Il est de mon devoir d'adresser aujourd'hui cette question aux lecteurs. C'est à eux de répondre ; et à moi de faire une courte digression pour conclure.

Les néophytes mentionnés par James, pour mettre la volonté en action, prennent pour but, un idéal voisin ; ils se proposent à un prix quelconque, de le rejoindre, et s'ils craignent que le chemin battu par tous ne les conduise pas au but, ou retarde leur arrivée, ils en choisissent un autre, peut-être plus caché, mais moins poudreux et moins fangeux ; ils le choisissent

librement, après s'être interrogés eux-mêmes, leurs tendances, leurs aptitudes et leurs amours. Et à mesure qu'ils avancent vers le terme, ils voient s'éclaircir les ombres qui, de loin, semblaient défier leur hardiesse, et découvrent, tout à coup comme d'une manière inattendue, la cime lumineuse.

Ne pourrions-nous pas aussi nous, nous unir à ces néophytes ?

Une partie de la tâche que le professeur James voudrait confier à la science, c'est que l'unité dans le choix des moyens du pouvoir fût éliminée ; la science pourrait diriger ses recherches par des voies plus éloignées et avec une plus grande espérance ; et notre tâche serait assurément encore très belle.

BIANCA PAULUCCI,
Secrétaire du Cercle de philosophie de Rome.

Rome, juillet 1910. Traduit par le professeur : C. MOUTONNIER.

A propos de la Renaissance de la Magie

Réponse au Dr Gustave Le Bon

Articles de la Revue Scientifique *(26 mars, 2 avril 1910)*

Le Dr Gustave Le Bon a dernièrement publié dans la *Revue scientifique* (*Revue Rose*), deux articles, nourris de faits et d'hypothèses sur la valeur des recherches psychiques.

Comme Directeur de la Bibliothèque de philosophie scientifique, véritable monument élevé à la science contemporaine, M. Le Bon jouit d'une autorité incontestée dans le monde savant. Ses expériences sur l'Évolution de la Matière, venant confirmer l'hypothèse hardie qui semble avoir renouvelé certaines lois de la physique moderne, sont universellement connues.

Il faut donc, ou bien une audace téméraire ou, ce qui est mon cas, de réelles et fortes convictions, pour arrêter le Dr Gustave Le Bon, dans le chemin de la critique, et essayer de lui démontrer que, pour l'étude de ces phénomènes, il a fait fausse route.

Si les lauriers qui ornent la tête chenue du Maître du Matérialisme contemporain semblent porter écrit le destin de ma perte, on me pardonnera sans doute d'avoir eu « trop de cœur » à défendre des milliers de travailleurs isolés qui, depuis nombre d'années, sans opinion préconçue, sans s'inféoder à aucune méthode, ont étudié ces faits et sont arrivés à une conclusion diamétralement opposée à celle de l'honorable savant.

Ce qui me semble résulter de prime abord, à la suite de la lecture des articles du Dr Le Bon, c'est qu'il s'est trompé de méthode. Il a employé, aux

dépens de l'observation, sa méthode d'expérimentation. Le savant de laboratoire a pris le pas sur l'étudiant de la nature. Il a voulu soumettre à des expériences minutieuses et précises des médiums qu'il avait insuffisamment observés. Or, le médium est un être éminemment sensitif, qui reçoit, subit, accepte parfois les réactions extérieures des choses et des êtres de qui émane une force spéciale dont nous ne connaissons pas la cause, mais qu'on ne saurait soumettre à l'analyse mathématique. Comme je le disais dans une autre Revue (1) la plupart des phénomènes produits par les médiums, échappent à l'expérimentation scientifique, du moins celle que nous permettent nos instruments actuels de contrôle. On ne peut point les reproduire à volonté, car les conditions où ils se produisent nous sont fort peu connues. Ils semblent défier toute loi. Si certaines règles existent qui peuvent servir à un simple étudiant pour faire à volonté de l'oxygène, confectionner une œuvre dramatique, ou calculer l'ascension droite d'une étoile, il n'en a pas été trouvé qui permettent d'établir, à coup sûr, la production d'un phénomène psychique, selon la volonté des expérimentateurs.

Cette force psychique, le Dr Le Bon ne songe pas, d'ailleurs, à en nier l'existence. Voici ce qu'il dit dans le second article (p. 427, *Revue scientifique*) :

« Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'il faille rejeter la possibilité d'une « force psychique. Bien que des impressions ne puissent jamais tenir lieu « de preuves et soient sans valeur pour établir une conviction j'avouerais « volontiers que, dans tous les phénomènes spirites, l'hypothèse la moins « invraisemblable est précisément l'existence d'une force psychique, rayonnée par les êtres vivants.

« Ce n'est nullement d'ailleurs la constatation des phénomènes précédents « (il vient de parler de l'extériorisation de la sensibilité) qui m'a suggéré « cette opinion, mais seulement mes études sur le dressage des animaux et « la psychologie des foules et de leurs meneurs. On dirait, en vérité, que « certains individus, les orateurs célèbres notamment, rayonnent autour « d'eux quelque chose de très intense. Ce ne sont pas leurs discours qui « impressionnent, puisque, le plus souvent, on ne les entend pas. Leur puissance secrète est cependant indéniable. Gambetta retournait le Parlement « avec quelques gestes. »

Nous serions presque de son avis, en lisant ces dernières lignes, mais le Dr Le Bon se hâte d'ajouter :

« Les influences de cette nature ne sont pas contestables. L'hypothèse « commence, lorsqu'on tente de les expliquer au moyen d'une force psychique dont *aucune expérience* n'a pu démontrer l'existence. Il serait fort

(1) *Le Beauceron de Paris*, 1899.

« intéressant de la rechercher, ce qui implique d'abord, la nécessité de « découvrir d'abord le *réactif* capable de la révéler. »

Je ne relèverai pas le sous-entendu que contient cette phrase : le dédain non dissimulé avec lequel le Dr Le Bon traite tous ceux, savants illustres ou chercheurs ignorés, qui ont reconnu depuis plus de vingt ans et par des milliers d'expériences, l'existence de cette force que soupçonne notre savant contradicteur. Il est trop commode de paraître ignorer les travaux de ses devanciers, leurs recherches diverses et multiples, quand soi-même on ne peut s'en rapporter qu'à cinq ou six expériences qui d'ailleurs ont échoué. La vérité scientifique ne saurait s'asservir à aucune méthode; si celle qu'ont appliquée le Dr Le Bon et ses collaborateurs à l'étude des phénomènes psychiques, n'a pas réussi à les démontrer, cela ne prouve point qu'ils n'existent pas. L'expérience ou la méthode a été mauvaise, voilà tout. Mais ceux qui nient les phénomènes psychiques proclament volontiers leur infaillibilité. Leurs incontestables succès dans un autre genre d'études les ont enivrés: ils ne peuvent admettre qu'ils puissent se tromper. Ils ramènent tout système au leur: si le médium ne peut rougir la teinture bleue du tournesol, c'est un imposteur, les phénomènes qu'il produit sont nuls.

« Il est étonnant, dit M. Maxwell, qu'un excellent psychologue comme Le « Bon ne s'aperçoive pas que si les phénomènes métaphysiques sont liés à « l'activité nerveuse, ils sont en ce cas conditionnés par les états physiolo- « giques et psychologiques des sujets. Cette connexion cependant a déjà été « signalée. »

Je le crois bien. Et il est permis de croire que le Dr Le Bon ne pouvait l'ignorer. Alors pourquoi s'est-il entêté à appliquer les procédés purement expérimentaux, sans tenir compte du facteur psychologique qui tient une si grande place? Pourquoi ramener le fait psychique aux simples conditions physico-chimiques d'un réactif de laboratoire? Pourquoi imposer aux expériences des exigences préalables qu'elles ne sauraient jamais satisfaire, attendu qu'on ne peut jamais déterminer par avance les phénomènes, ni l'ordre dans lequel ils doivent se produire, et que nous ignorons encore les répercussions qu'elles peuvent avoir sur le médium, et sur ceux de son entourage immédiat? Il semble bien que le Dr Le Bon se soit placé (dirons-nous, involontairement) dans les plus mauvaises conditions de réussite. Ne voulant être dupe des illusions créées par la suggestion individuelle ou collective, il a fait abstraction de tout, il a voulu soumettre des faits presque intangibles à un critérium scientifique absolu. Comme nous le disions plus haut, chez lui l'expérimentation a tué l'observation.

De cette erreur capitale, je trouve un exemple probant dans les séances que l'auteur a obtenues en son domicile avec Eusapia Paladino. Tout le monde sait, et l'Institut psychologique n'a pas hésité à le reconnaître ni à

le dire, que le célèbre médium, *en dehors des faits de lévitation dûment constatés*, a une certaine tendance à frauder. Il semble donc que la précaution la plus élémentaire, à prendre en pareil cas, comme chaque fois qu'on expérimente avec un inconnu, eût été de tenir les mains et les pieds du médium. Dans toutes les séances spirites, auxquelles l'auteur fait allusion et dont il parle d'une façon aussi erronée que malveillante, bien qu'il n'y ait jamais pénétré, on reconnaît la nécessité de tenir les mains du médium, c'est un moyen de contrôle; chaque assistant peut, à son tour, demander à vérifier personnellement la production des phénomènes. Or, ce moyen si simple, qui n'a, je le reconnais, rien de rigoureusement scientifique, et tire simplement sa valeur des personnes qui l'emploient, ce moyen a échappé au contrôle du Dr Le Bon opérant en plein jour (c'est lui qui le dit). Non seulement on n'a point pensé à tenir les mains d'Eusapia, mais, encore, un préparateur avait soin de surveiller en arrière tous les mouvements du médium, par un éclairage qu'elle ne pouvait apercevoir. Qu'a-t-il observé?

Qu'Eusapia fraudait! « J'acquis, dit-il, la preuve, en faisant surveiller par « mon préparateur, le mouvement des épaules, que les mains matérialisées « étaient simplement les mains naturelles du médium, libérées du contrôle « des observateurs. »

Ainsi, opérant presque en plein jour avec « un éclairage en arrière », le Dr Le Bon et ses collègues, sans contrôle sérieux, voient Eusapia lever la main au-dessus de sa tête. Et ils n'ont pas le courage de lui dire : « Halte « là! la supercherie est par trop grossière, nous voyons votre manège : cessez « le jeu et n'y revenez plus. » Mais nous allons maintenant vous tenir les « mains »! Les expérimentateurs n'eurent point ce courage, du moins cette prudence élémentaire, qui se pratique dans tous les cercles spirites. Ils dirent « Eusapia a fraudé »; ce que nous savions par ailleurs, abondamment si je puis dire. Mais ils n'ont point cherché à se rendre compte de ce qu'elle pouvait faire, en la mettant dans l'impossibilité absolue de tromper, et en éliminant d'avance toutes les causes d'erreur. Du reste, et c'est le reproche principal que je ferai au Dr Le Bon, c'est que toutes ses critiques portent sur des médiums étrangers, qu'il n'a eu le temps ni le loisir d'étudier de près et qu'il est difficile, sur ce terrain, de lui répondre. Le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin » peut se retourner ou s'expliquer, en démontrant que s'il est impossible de contrôler des faits aussi délicats qui se sont produits au delà des frontières, il semble également difficile de nier leur existence complète. L'engouement du Français pour tout ce qui vient de l'étranger est un des traits du caractère national : auteurs dramatiques, artistes chorégraphes, écrivains, médiums, etc..., sont souvent plus acclamés à Paris que dans leur pays d'origine. Le Dr Le Bon n'a pas échappé à ce travers, alors qu'à Paris à quelques minutes d'autobus de chez lui, il eût été renseigné sur la force

psychique dont il n'admet l'existence que pour les orateurs ; alors qu'il aurait pu se rendre compte, sinon par des procédés rigoureux, du moins par le témoignage de ses sens, des phénomènes de lévitation et autres, dans les conditions les plus probantes de sincérité et de contrôle. Il a préféré se renseigner auprès d'un étranger qui triche ; il en a tiré la conclusion : « Tout est faux dans les séances spirites. » Ce qui est à la fois une erreur, une injustice, une calomnie. « Non ! tout n'est pas faux. » Il serait plus juste de dire, avec Victorien Sardou :

« Tout est vrai, ou tout est faux. » Oui tout est faux, si l'on a affaire à des médiums qui trichent, à un contrôle insuffisant, à des expérimentateurs trop crédules. Et, en passant, je me permettrai de faire remarquer combien est injuste et malveillante l'appréciation du Dr Le Bon qui considère les spirites comme des fous, des hallucinés ou des imbéciles. Qu'il y ait parmi eux quelques gens trop crédules, s'en rapportant aveuglément aux conseils, avis, prédictions même donnés par les « Esprits », je ne le conteste pas. Mais je crois avec M. Maxwell que la majorité des spirites sont des convaincus, et que leur croyance est de nature religieuse. Oui, le spiritisme s'est considérablement développé depuis quelques années. Il est pour beaucoup de gens une consolation, la seule raison de vivre, il offre une solution simple du problème de la vie et de la mort ; il semble réunir la science et la croyance en montrant à ses adeptes, la continuation et la possibilité d'une vie psychique, il met d'accord la raison et le sentiment en ne séparant point les liens de l'affection terrestre, toutes choses que, par ailleurs, nie formellement le Dr Le Bon.

Je ne vais point jusque-là et suis loin d'accepter toutes les théories spirites. Mais j'affirme que les phénomènes que j'ai eus sous les yeux étaient réels, et, qu'ils se sont produits dans des conditions absolument sincères. Et que tout observateur non prévenu, pouvait, sans aucune autre dépense, qu'un peu de peine, de bonne volonté, et le temps normal des séances, s'assurer de leur sincérité, les contrôler aussi rigoureusement que possible, et les soumettre, comme j'ai essayé de le faire, à une critique sévère, à un essai de contrôle scientifique.

J'entends tout observateur de bonne foi, et en pleine disposition de ses facultés, sain de corps et d'esprit, non sujet aux illusions créées par la suggestion individuelle ou collective. Je vais plus loin. Quand le Dr Le Bon, voudra, par lui-même juger combien il s'est abusé sur la valeur des phénomènes psychiques (et il le doit, au nom de la vérité qui prime tout : savant, système, méthode), je me mets à sa pleine et entière disposition.

Nous reviendrons plus loin sur le prix offert au *Matin* et sur l'aventure des prestidigitateurs. Mais d'ores et déjà, je mets *au défi*, le syndicat des prestidigitateurs, même avec leur habileté professionnelle, dont je ne doute

nullement, en employant tous les trucs qu'ils voudront, je le défie de reproduire quelques-uns seulement des phénomènes qu'il nous est donné d'obtenir chaque semaine, dans un groupe parisien d'Études psychiques qu'il ne m'est point permis ici de désigner autrement.

Précisément, la citation faite par le Dr Le Bon de l'opinion d'un des plus habiles en cette matière, M. A. Meynier, cette appréciation se retourne contre lui :

« Les médiums, dit M. Meynier, emploient des trucs si grossiers qu'au-« cun prestidigitateur n'oserait les produire en public ; aussi on les réserve « pour les savants... Si les prestidigitateurs se donnaient comme spirites, ils « feraient des merveilles auxquelles ne résisteraient pas les Eusapia Pala-« dino, ni les médiums les plus célèbres. »

Et, citant ce jugement, le Dr Le Bon ajoute :

« Si les prestidigitateurs avaient prétendu jouir de facultés surnaturelles : ils auraient pu, eux aussi, fonder une religion nouvelle qui compterait maintenant autant d'adeptes que le spiritisme. »

Le Dr Le Bon se trompe étrangement. Il serait possible, en effet, en Afrique occidentale, en Guinée, où l'influence des griots est prépondérante de fonder une secte nouvelle. Mais dans notre pays, où les trucs les plus habiles finissent par être découverts, où, chaque jour, les Tartufes de la charité, de la religion, de la fausse science se voient arracher leur masque, toute croyance nouvelle ne saurait être basée sur le charlatanisme. Les spirites ne pourraient être dupes à ce point ; ils ont basé leur doctrine sur les phénomènes encore inconnus de la science et que paraît ignorer la religion, phénomènes qui semblent démontrer la possibilité pour les vivants de communiquer avec leurs morts aimés. Mais leur croyance est sincère ; elle se fait de jour en jour plus exigeante. Au lieu de s'illusionner collectivement, comme le croit le Dr Le Bon, chacun au contraire y cherche une raison individuelle de croire pour soi. Bien loin d'être dupes, ils recherchent les occasions de contrôle, les preuves de sincérité : tout médium qui emploierait les trucs si habilement mis en œuvre par M. Meynier, serait immédiatement démasqué, brûlé, si je puis dire. On a parlé d'Eusapia Paladino et de Miller. Les expériences de ce dernier seront encore longtemps très discutées ; il n'est pas près, paraît-il de s'y soumettre de nouveau : la campagne violente entreprise contre lui l'ayant « dégoûté » de revenir à Paris. De deux choses l'une : ou Miller est un mystificateur, et alors, dès la première soirée, il était du devoir des témoins de le dénoncer et de l'empêcher de continuer ; ou c'est un médium sérieux, et alors, avant d'attendre que les expériences fussent terminées il eût été logique de les soumettre à un contrôle sérieux.

Puisque, suivant M. Meynier, les médiums emploient des trucs *si gros-*

siers que seuls les savants s'y laissent prendre, et que le bon public ne saurait s'y tromper, comment se fait-il que le bon public, qui depuis nombre d'année suit les séances spirites, n'ait pas eu l'idée de les dénoncer plus tôt? Précisément, si ces trucs sont si grossiers, c'est que ce ne sont plus des trucs, car, il serait vraiment trop facile aux gens demi-sceptiques de trouver, je ne dis pas le fil, mais le câble qui les fait agir. Croyez que les spirites dont on aurait ainsi mésusé de la bonne foi, ne seraient point les derniers à crier : haro ! Malheureusement, entre les spirites et les prestidigitateurs, gens dont la loyauté pas plus que le talent ne sauraient être mis en doute, il s'est glissé un grand nombre de charlatans, qui abusent, au moyen de la simulation, de la crédulité publique. Quelques-uns sont connus, d'autres moins, Parmi les réclames commerciales qui encombrent la dernière page des feuilles publiques, combien rencontre-t-on de voyants et de médiums, qui, sous couleur de phénomènes psychiques, en veulent surtout à notre argent ? Mais les plus dangereux sont ceux qui, bien que démasqués (*le Matin* a fait jadis le procès de l'un d'entre eux), continuent à tenir leur officine dans les quartiers somptueux de Paris, et là, s'affublant de noms exotiques, s'immisçant habilement, dans la meilleure société, je veux dire la plus élevée (qui est aussi parfois la plus crédule), ils augmentent sans cesse le nombre de leurs dupes. Le commandant X... m'en a ainsi signalé un qui, fort adroitement, a estorqué une fortune à une jeune veuve. Pourquoi personne n'a-t-il eu le courage de le dévoiler ? Mystère ! Le Dr Le Bon sait bien que les plus grands escrocs n'opèrent pas forcément dans la classe pauvre, il y aurait, pour eux, trop peu à gratter.

La preuve qu'il ne serait pas possible aux prestidigitateurs de confondre le public avec la simulation des phénomènes, je la trouve dans cette réflexion de M. Maxwell (page 567, Discussion du rapport de M. Courtier):

« J'ai expérimenté, dit M. Maxwell, avec des prestidigitateurs; les tables « sont truquées ; il est défendu de s'en approcher ; les trois quarts du temps, « l'ascension est produite par une ficelle. Les phénomènes qu'ils m'ont « montrés n'ont *rien de semblable* à ceux que j'ai constatés chez Eusapia. »

ÉMILE DUBUISSON,

(*A suivre*) Membre de l'Institut Général Psychologique.

NÉCROLOGIE

MADAME D'ORINO

— Qui donc, dites-vous, est décédé le 23 juin dernier... Mme la comtesse Pillet-Will ?... Que voulez-vous dire? — Oui, plus connue des spirites sous le nom de Ch. d'Orino. — Quoi ? cet écrivain délicat, cette figure si sympathique, cette spirite ardente autant qu'enthousiaste et dévouée, disparue de notre séjour terrestre ! J'avais eu l'occasion de l'apercevoir, en avril dernier, au cercle de la rue Saint-Jacques, à la séance de fondation de l'Union spiritualiste. De même que j'avais eu le plaisir, de rencontrer, un soir de février 1904, chez « Bonne-Maman » Mme Bardélia, le gracieux médium qui fut la collaboratrice de Mme d'Orino, notamment pour son premier ouvrage paru en cette même année 1904.

Cet ouvrage, qui a pour titre *Les contes de l'Au delà*, est un recueil de récits dictés à Mme Bardélia par le P. Didon, Balzac, Dickens, de Maupassant, Feuillet, Renan, Lamartine, Zola, Th. Gautier, etc. On se rappelle que ce volume causa une certaine sensation dans toute la presse.

Nous avons eu depuis du même auteur : Échos d'un autre monde, *Révélations extra-terrestres;* Contes et interviews, *Autres Révélations;* Reflets de l'Erraticité, *Morale et philosophie et Réponses à plusieurs questions ;* et enfin La Genèse de l'Ame.

L'année dernière, outre les conférences qu'elle se plaisait à faire dans les quartiers les plus populaires de la capitale, Mme d'Orino en fit une, au Cercle Allan Kardec, qui fut très remarquable et très remarquée. Elle a été reproduite dans cette Revue (numéros de mars et d'avril). Le sujet choisi par la conférencière était celui-ci : *Propagation du Spiritisme*, c'est-à-dire celui qui lui tenait le plus au cœur. Elle aurait pu parler de ses nombreuses expériences, citer et commenter quelques-unes des plus belles communications qu'elle avait obtenues. Elle pouvait briller tout en intéressant son auditoire. Elle n'y songea pas. Elle voulut obéir d'abord à un sentiment dicté — c'est elle-même qui le dit — par le devoir que lui imposaient ses convictions spirites et ensuite au désir ardent qu'elle avait de répandre autant que possible la philosophie qui lui était chère.

De même que l'artiste révèle sa personnalité dans quelques traits d'un tableau, de même se révèle, dans cette conférence, le noble caractère de l'éminent esprit à qui nous rendons hommage. Elle ne veut froisser qui que ce soit. Elle montre qu'on peut appartenir à une religion quelconque et être spirite. Elle voit trois raisons qui engagent à propager le spiritisme, et

ses trois raisons elle les base sur l'utilité de combattre le matérialisme ; de travailler au progrès humain, qui entraîne le progrès social, et enfin de donner l'espoir et la consolation.

A celui qui craint que, de l'autre côté, on ne souffre encore pour ceux qu'on a aimés tout comme on l'a fait pendant la vie, elle répond : « Non, rassurez-vous. Le bonheur qu'on a mérité n'est pas empoisonné par les épreuves de ceux qui restent. Sortis de la prison du temps nous planons dans l'infini. La grande ville dont l'étendue a lassé notre marche, et dont nous n'entrevoyons pas les limites, lorsque, piétons fatigués, nous en parcourions les places et les interminables rues, devient un point dans l'espace, si nous la considérons d'un endroit élevé. L'aéronaute ne l'a pas plutôt signalée que déjà il voit les champs, les bois, les coteaux qui lui succèdent. Ainsi est l'Au-delà. »

Parlant de la loi de charité qui devrait gouverner le monde, à laquelle il faudrait penser sans cesse, et qu'il faudrait s'appliquer à ne pas transgresser par nos paroles inconséquentes, par nos critiques, nos médisances, nos rancunes, etc., etc., elle glisse ce petit conseil : « Et nous pourrions déjà mettre ce précepte en action entre frères de la philosophie spiritualiste, au lieu de céder à la tentation qui porte les spirites à attaquer les occultistes et les théosophes, qui eux sont souvent portés à mépriser les spirites. »

Pleine de compassion pour la douleur de ses frères et pour leurs épreuves, elle s'efforce de la communiquer à son auditoire. « Si chacun, dit-elle, s'oubliait un peu pour porter les regards autour de lui, si l'on soulageait les misères si nombreuses, un peu du bonheur des uns s'étendrait à la misère des autres, et les esprits se calmeraient.

« Or, je ne vois qu'une philosophie capable de faire ce prodige, c'est le spiritisme, parce qu'il place au-dessus de tout la loi de charité et parce qu'il nous enseigne que nous ne progressons ni par les abstinences, ni par les exercices du culte, mais uniquement par nos œuvres de bien. »

Et maintenant, dirons-nous que la voix de l'apôtre fervent, qui a prononcé ces belles et consolantes paroles, est éteinte pour jamais? Certes non! Nous dirons que l'apôtre a terminé son épreuve terrestre, mais non pas sa mission. Nous dirons que, la voix, ceux qui veulent le bien et qui cherchent la vérité, l'entendront toujours retentir dans leur cœur.

Oui, rendons hommage à ce généreux esprit qui mérite de prendre place parmi les pionniers les plus dévoués du spiritisme en France. La comtesse Pillet-Will pouvait jouir des privilèges et faveurs que lui offraient un haut rang et une immense fortune. Nouvelle Samaritaine, elle se fit aussi humble qu'elle pour écouter Jésus, et, plus avisée et plus heureuse qu'elle se plut à répandre parmi ses frères « l'eau vive » qu'elle avait vu jaillir, l'eau vive de la vérité. Qu'elle reçoive ici le tribut de reconnaissance de tous ses frères

en croyance, de tous ceux à qui elle a fait quelque bien par ses écrits, ses paroles ou ses actes. Et souhaitons — c'était aussi son vœu — que les êtres chers qu'elle a laissés en ce monde, s'orientent avec nous vers le but que nous montrait sa grande âme, celui qui porte en lettres flamboyantes ces mots :

Progrès, Charité, Consolation, Espoir.

ALGOL.

COMMANDANT THIRION

Décédé le 5 août 1910.

Dans les premiers jours de juillet, comme j'étais à Paris, j'eus le plaisir de rencontrer à la Librairie Spirite le commandant Thirion. C'était là que, par mon ami et directeur Léopold Dauvil, j'avais fait sa connaissance, là que j'avais l'habitude de le trouver et de m'entretenir quelques instants avec lui. C'était une figure, une bonne figure militaire, ouverte et franche, et de plus un excellent et bien digne spirite. Nous étions tout naturellement amis, comme il arrive à tous les spirites, même à ceux qui se voient rarement, qui même ne se voient pas du tout, mais qui vivent cependant dans la même atmosphère de croyances et de convictions et dans celle, en particulier, qui enveloppe tous les lecteurs de la *Revue Spirite*.

Voilà que subitement j'apprends que le commandant Thirion est mort le 5 août. Et tout aussitôt je me rappelle que, quelques jours auparavant, nous nous abordions tous deux souriants et la main tendue. Avec quelle satisfaction je serrai cette main amie... qui, avant si peu de temps — j'étais hélas ! bien loin de m'en douter — allait retomber inerte pour jamais. Il se sentait, il est vrai, depuis quelque temps, atteint d'un mal qui ne pardonne pas; mais avec lequel on peut vivre, et c'est à peine s'il me toucha, presque en plaisantant, quelques mots à ce sujet. Il aima mieux me dire — je devrais le taire — qu'il avait grand plaisir à lire mes articles; et, si je le répète, ce n'est pas au moins par vanité, c'est que je sens que j'ai en lui, de l'autre côté, un ami de plus, et que, en attendant que nous nous retrouvions au même séjour, il viendra me seconder, me prêter un utile et précieux concours dans ma modeste tâche. Il faut s'aimer et s'entr'aider. Aimons-nous donc, aimons-nous tous comme des frères, car nous avons tous besoin les uns des autres, car c'est ainsi que nous travaillerons le plus efficacement à la propagation de notre chère philosophie.

A l'épouse cruellement frappée du commandant Thirion et que je me rappelle avoir saluée au cercle Allan Kardec, j'offre toutes nos plus vives sym-

pathies. Spirite convaincue et dévouée elle-même, elle comprend déjà et sentira mieux encore maintenant que nos chers morts sont sans doute des invisibles mais non pas des absents. Au nom de la *Revue Spirite*, au nom de tous nos frères, nous offrons notre suprême hommage au vieux combattant, qui cesse d'être mêlé à nos luttes terrestres ; et à la veuve et aux siens nous prions Dieu de donner les consolations de la foi spirite : le courage, la paix et l'immortelle espérance.

ALGOL.

Réflexions Philosophiques d'un Spirite

A nous tous tant que nous sommes, il nous est arrivé sûrement de nous poser ces quelques questions :

L'Univers qu'est-il? L'existence qu'est-elle ? L'Univers est-il éternel ou éphémère, provient-il d'une cause fortuite momentanée ou porte-t-il en lui-même son principe ?

L'Univers est un tout composé d'une infinité d'êtres qui eux-mêmes sont d'une diversité infinie et qui subissent et provoquent des sensations d'une variété infinie.

L'existence est l'ensemble des sensations subies par les êtres et les choses. Ces sensations se meuvent dans un cadre infini qui n'a d'autres limites que l'éternité des temps et l'immensité de l'espace.

Par Univers, il faut entendre tous les êtres, toutes les choses, toutes les forces morales intellectuelles et physiques.

L'Univers comprenant tout ne peut avoir été créé, car en cas de création on se demanderait en vain de quelle cause pourrait provenir le créateur. Certains philosophes ont écrit que cette question ne devait être posée et qu'elle n'avait pas de sens ; on peut faire la même réponse à toute question embarrassante, mais esquiver une question même avec de jolis mots n'est pas y répondre.

Toutes les affirmations des savants, si grands qu'ils soient, ne changent rien à la réalité des choses.

De toutes les sciences la plus sûrement établie est la science des nombres.

Cette science, à laquelle tous les êtres, toutes les choses, toutes les causes et tous les effets sont soumis, nous montre qu'il n'y a pas eu de création. En effet, en considérant l'infini des temps on se rend compte que l'éternité des temps est un entier indéfini et infini, lequel ne peut être ni limité ni mesuré

mais duquel néanmoins nous pouvons connaître le milieu, le point exact qui se partage en deux demies absolument égales. Le temps présent est cette ligne, imaginaire mais très réelle, placée au juste milieu des deux infinis: l'infini passé et l'infini avenir ; il est pour notre raison un point de repère sûr. Nous savons que deux demies sont absolument égales ou bien elles ne sont pas deux demies exactes de la même unité. Ces deux demies ayant été toujours égales, l'une ne peut comprendre une création infinie et l'autre le morne néant alors même que ce néant serait rempli par Dieu.

S'il y a création il fut un temps où rien n'existait sauf le créateur qui lui-même n'avait jamais commencé, et nous demandons quelles sont les raisons, quels sont les motifs qu'aurait eus le créateur au moment de la création, qu'il n'ait eus des millions, un nombre infini de fois auparavant.

Nous ne pouvons croire que le créateur ait créé sans raisons ni motifs, ces raisons, ces motifs ayant été toujours les mêmes, il ne peut y avoir eu de création et par conséquent de créateur.

S'il n'y a pas de création, il y a néanmoins une transformation constante et perpétuelle des êtres et des choses, c'est cette transformation qui a fait germer dans l'esprit humain l'idée d'une création et *créer* fictivement un créateur dans l'esprit humain naissant.

Il n'y a pas de cause première, par contre il y a une cause permanente, constante et perpétuelle.

Les différences que l'on constate entre les divers êtres et les diverses choses de l'Univers proviennent de causes diverses dont les principales sans être les uniques sont: 1° La constitution matérielle et spirituelle ou acquis du passé; 2° le milieu 3° le temps; 4° la volonté.

Ces diverses causes se combinent ensemble à l'infini, de là toutes les variétés si diverses des êtres et des choses.

Il est à peu près certain que tous les êtres et toutes les choses sont d'une seule et même essence qui n'a pas de constitution matérielle propre, toute constitution soit matérielle ou spirituelle n'est que l'acquis d'un passé déterminé.

L'esprit et la matière proviennent des mêmes causes. L'esprit n'est que de la matière et de la force associées, unies, attachées par certains liens à une certaine matière matérialisée à un degré plus élevé.

La matière n'est autre chose que de l'esprit ou force concrété à un degré également plus élevé.

Il ne peut y avoir de matière sans esprit pas plus que d'esprit sans matière.

Les différents philosophes jusqu'ici se sont divisés en deux camps qui se font une guerre sans merci, et sans résultat définitif pas plus pour l'un que pour l'autre.

Le spiritualisme et le matérialisme se combattront sans résultat, car l'un ne peut exister sans l'autre.

Le spiritualisme seul conduit à l'ignorance, au despotisme et à l'esclavage; il prépare les peuples à subir les pires tyrannies.

Le matérialisme seul conduit à la négation de toute justice, à l'égoïsme et est pour les peuples le chemin de l'anarchie, prélude de la chute finale.

L'homme n'est heureux qu'à la condition qu'il ait un corps matériel sain, sans infirmité ni maladie et un esprit éclairé et droit.

Le vrai principe philosophique est *spirituel-matériel.*

L'architecte qui nous dirait que tous les monuments de Paris ont été construits sans matériaux, nous semblerait être un bon plaisant ou un fou.

Nous penserions également la même chose s'il nous disait que tous ces monuments sont faits de différentes matières qui, par le jeu pur du hasard, sont devenues de superbes édifices sans l'intervention d'êtres intelligents.

L'esprit et la matière sont inséparables et indestructibles, ils ne peuvent ni commencer, ni finir.

Tous nos sens sont limités par un certain horizon: de même que l'œil humain ne peut voir l'immensité de l'espace qui l'environne, les autres sens y compris le sens intellectuel ne peuvent voir que jusqu'à un certain horizon; c'est cet horizon limité, quantité infinitésimale de l'horizon infini de l'univers, qui nous fait apparaître les êtres et les choses comme ayant un commencement et une fin.

Pour chercher utilement la vérité il faut écarter toute idée préconçue, tout amour-propre personnel. L'éternité de l'Univers admise, un grand problème se pose, le problème de l'existence.

L'Univers existe parce que le néant ne peut être; bien même que la pensée qu'un tel état apporte un éclatant démenti à ce principe, car la première condition pour qu'une chose soit, c'est qu'elle puisse être conçue sans se nier elle-même.

Le néant implique l'absence totale absolue de causes et par conséquent une absence également totale d'effets.

L'idée du néant étant écartée il reste à rechercher la loi générale, le principe de l'existence des êtres.

L'existence des êtres et des choses se perçoit par des sensations diverses. Ces sensations ne peuvent être subies ou provoquées sans mouvement. Nous savons également que le mouvement crée la chaleur qui en retour reproduit le mouvement.

Le mouvement et la chaleur forment à eux deux un seul et unique principe qui est celui-là même de l'existence.

Si, par la pensée, nous supprimons complètement le mouvement et la chaleur, il est bien certain que les êtres et les choses cesseront bientôt d'exis-

ter; mais, où commençent-ils? où finissent-ils? Rien même que la pensée concevant cette suppression totale est faite de mouvement et de chaleur.

La chaleur, et le mouvement, l'espace et le temps sont infinis, ils ne peuvent ni commencer ni finir.

L'Univers a existé de tout temps, il existe présentement et il existera toujours et si une cause quelconque pouvait amener sa fin il y a longtemps qu'elle serait arrivée et nous ne serions pas là à étudier ce problème.

En disant que l'Univers est et qu'il sera toujours il ne faut point croire qu'il sera toujours tel qu'il est actuellement; il se transforme continuellement, il parcourt un cycle qu'il a parcouru un nombre infini de fois et qu'il est appelé à parcourir également dans l'avenir.

De toutes ces déductions il se dégage une vérité assez méconnue, c'est que nous sommes éternels matériellement et spirituellement. Pour beaucoup la mort est la fin des êtres, le néant; à ce compte il y a longtemps que les êtres ne seraient plus.

Rien ne pouvant se perdre, rien ne peut se créer. Toutes les formes des êtres et des choses ne peuvent provenir que d'un moule, que ce moule soit matériel, solide, liquide ou gazeux ou supragazeux, il est incontestable que la matière peut se dissocier à l'infini. En effet, la matière composant un simple bouchon de bouteille peut devenir d'un volume égal et même supérieur à celui de la terre; amené à cet état il serait imperceptible à nos yeux et ne cesserait pas pour cela d'exister. Il est indubitable que notre être subsiste après la mort et qu'il conserve sa forme, des liens le rattachent aux êtres vivants, par là s'explique la génération des êtres et des choses. Sans cela comment expliquer qu'un simple germe contienne les propriétés si diverses pour reproduire les mêmes formes et les mêmes propriétés.

Tous les effets proviennent de causes: les effets matériels proviennent de causes matérielles, les effets spirituels de causes spirituelles.

Cette affirmation de notre existence après la mort peut paraître un peu irréelle peut-être, mais elle résulte de toute étude philosophique faite sans aucune idée préconçue.

Les manifestations diverses des esprits des décédés confirment cette doctrine philosophique. La vérité ne se voile jamais, mais pour la penser il ne faut pas tout de même la chercher en fermant les yeux.

Un libre-penseur, matérialiste, spiritualiste, panthéiste, spirite.

Hélène Smith

Nous sommes heureux de reproduire l'article suivant publié dans LE MATIN *du 16 mai au sujet de l'excellent médium génevois, bien connu depuis les expériences retentissantes du professeur Flournoy.*

Il y a en ce moment, à Genève, au troisième étage d'une maison de faubourg entourée de jardins, une jeune femme vers laquelle se tournent avec une curiosité ardente tous les amis du merveilleux. Ce ne sont pas seulement les professeurs de psychologie, les spirites, les experts en sciences psychiques, des prêtres et des pasteurs de toutes les Églises qui sollicitent une audience de Mlle E. M... (elle ne veut être connue de la science et de ses visiteurs que sous le nom d'Hélène Smith), mais des pèlerins venus des quatre coins du monde. Ils quittent la grande route de leur voyage et font un coude pour frapper à sa porte.

Mlle Hélène Smith est brusquement devenue le théâtre de manifestations qui n'ont pas d'équivalent dans les annales de la médiumnité. Au cours d'une suite de visions, la figure du Christ lui est apparue ; en même temps elle recevait de ce visiteur divin l'ordre impérieux de dresser un chevalet et de peindre son image.

La jeune femme protestait en vain :

— Seigneur, comment m'y prendrai-je ? C'est tout juste si, à l'école, j'ai appris à tenir un crayon, et si depuis j'ai barbouillé une ombre de paysage !

L'apparition et la voix ont imposé leur volonté. Les suites de l'obéissance de Mlle Hélène Smith ont été la production de quatre toiles : une tête de Christ; un portrait de la Vierge ; un Jésus, grandeur naturelle, dans le jardin de Gethsemani ; un autre Christ, également de grandeur naturelle, représenté sur la croix. Le médium affirme avoir exécuté ces peintures en quelques heures, dans l'inspiration d'un sommeil inconscient. Elle applique la peinture avec ses doigts sur le panneau où, tout en travaillant, elle mêle ses couleurs. C'est pour venir contempler ces extraordinaires images que spirites, occultistes, ecclésiastiques, étudiants en théologie, affamés de miracles, sceptiques et croyants se sont mis en branle. Et on peut assurer que la procession n'a pas fini de se dérouler.

***

Je suis venu, ces jours-ci, frapper à la porte de Mlle Hélène Smith. Je lui étais annoncé par une amie qui l'avait rassurée sur mon compte. Nous sommes restés cinq heures en tête-à-tête et dans la contemplation des mystiques

peintures dont les murs de son salon sont recouverts. Ce sont les impressions de cette visite que j'apporte ici, sans prendre parti...

Et d'abord il faut confesser que si l'on n'était point averti des facultés si exceptionnelles de Mlle Smith, on ne les soupçonnerait à aucun indice. Il est impossible d'être plus loyale, plus franche, plus éclatante de force et de belle santé. Son désintéressement — elle n'a jamais rien accepté de personne, et encore aujourd'hui elle ne reçoit de ses visiteurs aucune rémunération quelconque pour ce qu'elle a donné d'elle-même — égale sa bienfaisance. Elle travaille cependant pour vivre. Ceux qui usent de ses services l'estiment comme une femme de tête à qui l'on peut confier des responsabilités. Au cours de ma longue visite, nous avons abordé toutes sortes de sujets. Elle parlait librement, clairement, avec un bon sens et un esprit qui ne sont point choses communes. A peine ai-je noté l'extraordinaire variabilité de son expression : elle modifie à ce point le dessin de ses traits que sa large figure, éclairée de beaux yeux noirs, très écartés du nez, apparaît tour à tour, selon les impressions qui passent, un simple visage bien modelé ou une face vraiment inspirée d'où de la beauté rayonne.

***

Je passe sur les appels de voix et sur les apparitions qui traversèrent l'enfance de Mlle Smith. J'arrive à la curiosité particulière qui m'amenait chez elle, au mode de production et à l'apparence des tableaux qu'elle peint, inconsciemment, à ce qu'elle affirme, et pendant ses transes.

Le phénomène se produit toujours de la même façon et à la même minute, entre sept et huit heures du matin. Au milieu de sa chambre, qui se fait obscure, Mlle Smith aperçoit un foyer lumineux. Ce globe de feu éclate, et le Christ apparaît. Il parle. Il ordonne à la voyante de lui obéir. Elle vient donc se placer devant le panneau de bois, sur lequel elle a reçu l'ordre de fixer les traits divins, et qui est là, disposé sur un chevalet, avec les couleurs toutes préparées, pour le cas où la vision viendrait à se produire. Alors le Christ passe derrière la planche à peindre, et comme si cette substance se faisait transparente, à la façon d'une glace, la sainte effigie affleure sous les doigts du médium. Presque aussitôt des nuages obscurcissent la vision, dont un petit coin seulement — par exemple un œil — demeure clair. C'est la minute où le médium s'endort et obéit, impulsivement, sans qu'elle garde une conscience ultérieure de ses actes, à l'injonction de peindre.

***

Pour les peintures elles-mêmes, auxquelles s'est ajouté maintenant un portrait de Cagliostro et la préparation d'un grand panneau à qui la voix

divine a déjà donné ce titre : « Jésus à Emmaüs », voici, en toute sincérité, les impressions que j'en ai reçues.

Je constate d'abord que d'une toile à l'autre, les progrès du médium sont surprenants. C'est à ce point que la supercherie, à laquelle certains esprits chagrins pensent toujours, expliquerait beaucoup moins facilement que l'inspiration, la surprenante et rapide ascension de ce talent de peintre. Certes, en se plaçant au point de vue que Mlle Smith propose pour expliquer ce phénomène, on s'étonne que le choix d'un style byzantino-égyptiaque, aux canons implacablement réguliers, ait été imposé au médium par une intervention divine. Mais on conçoit encore moins aisément qu'elle se soit si promptement affranchie de cette contrainte pour figurer, dans une atmosphère de mysticité qui a un charme émouvant, des réalités anatomiques si exactes, des détails de vie et de paysage dont elle n'a sous les yeux aucun modèle.

Je précise ici quelques-uns des objets de ma surprise. Le collier de perles bleues que Mlle Smith a mis au cou de sa Vierge et qui scandalise si fort des personnes puritaines, je l'ai vu au cou de toutes les jeunes femme abyssines, dont les grand'mères furent converties au christianisme vers le IIIe siècle de notre ère. De même ai-je soigné dans mes routes d'Afrique beaucoup de pieds blessés de soldats. Ce n'est pas seulement le pied de l'homme qui marche sans soulier ou avec des sandales, ce sont ses ongles qui subissent une déformation particulière. Sous le choc incessant des pierres, ils cessent d'être oblongs comme les nôtres ; ils deviennent absolument ronds. J'ai retrouvé ce détail, précisé avec une réalité saisissante, dans les pieds du crucifié de Mlle Smith. J'en pourrais dire autant des mains trouées des parties du corps que soutient une corde ; je suppose que l'on s'attend surtout à ce que je précise l'impression d'ensemble que j'ai reçue de ces compositions de leur expression, de leur style.

*
* *

Mlle Hélène Smith ne sait rien de ce qui s'apprend. Elle a, d'intuition et certainement par grâce supérieure, tous les dons qui ne s'acquièrent pas. Cela va de la netteté hardie du dessin à la beauté lumineuse de la pâte, en passant par la divination des lois de la composition. Puvis de Chavannes aurait été bien ému devant ces figures, et Cazin bien touché par ces paysages. Ceux qui veulent que le Christ soit un homme prendront plaisir à le voir ainsi matérialisé. Ceux qui veulent qu'il soit une personne divine ne douteront pas qu'aussi bien qu'une sainte Thérèse, Mlle Hélène Smith n'ait été favorisée de quelque vision.

On comprend que je ne choisisse pas entre les uns et les autres et que

je me contente de rappeler ici cette sage parole de Charles Richet : « Il n'y a plus, pour nous autres gens d'aujourd'hui, de choses naturelles et de choses surnaturelles ; il n'y a que le connu et l'inconnu. »

HUGUES LE ROUX.

Révélation accablante d'un crime

Nous extrayons de la *Zeitschrift für Spiritismo* du 9 juillet 1910 le compte rendu très intéressant d'une série de rêves prémonitoires qui permirent d'établir la culpabilité d'un assassin.

Le comte Henri Stezkij publie dans un journal scientifique la relation d'un crime, dont l'auteur put être découvert à la suite d'indications fournies au cours de rêves qu'eut l'un des témoins d'une partie de ce drame.

Un riche propriétaire, des environs de la ville de Tarnoff, s'aperçut un certain jour, qu'au cours d'une promenade, il avait perdu sa bourse contenant environ 600 florins tant en billets qu'en numéraire.

Quoique la perte ne fût que de minime importance pour le propriétaire, celui-ci n'en fut pas moins contrarié.

Or, en s'arrêtant sur ces entrefaites dans une auberge, il était en train de raconter sa déconvenue au tenancier nommé Kuhusteiner, lorsque entra un malheureux loqueteux, maquignon de profession et Juif d'origine, du nom de Kosminter. Celui-ci se mêla à la conversation et demanda dans quelles circonstances cette somme avait pu être perdue et à combien elle s'élevait. Le propriétaire auquel ces questions étaient adressées, fit d'autant moins attention à ces propos que ceux-ci étaient tenus par un Juif dont l'attitude et l'aspect miséreux n'expliquaient pas l'intérêt que celui-ci paraissait porter à l'événement raconté. Aussi continua-t-il à s'entretenir avec l'aubergiste sans plus s'occuper du Juif ; lorsque s'approchant, celui-ci tendit au propriétaire la bourse qu'il venait de perdre.

Aussi bien peut-on se faire une idée de la stupéfaction que manifesta le propriétaire qui, imbu des traditions et des préjugés qui ont cours dans les pays de l'Europe orientale, ne pouvait croire qu'un Juif, surtout miséreux, fût capable d'un tel acte de haute probité.

A son tour il voulut remercier ce malheureux, en lui remettant spontanément la moitié des valeurs que contenait la bourse restituée, soit 300 florins.

Deux semaines venaient de s'écouler depuis cet incident, lorsque le pauvre Israëlite apparut en rêve au propriétaire ; il portait des traces apparentes de

sang sur ses loques et, dans un langage poignant, il expliquait que le don en argent qui lui avait été fait était devenu la cause de sa mort.

Deux semaines après, le même rêve se reproduisit, mais avec des détails tellement suggestifs que le propriétaire, vivement frappé, fit venir chez lui l'aubergiste Kuhusteiner le lendemain même.

A brûle-pourpoint il lui demanda des nouvelles du maquignon Kosminter. Cette question inattendue eut pour effet de gêner graduellement l'aubergiste qui tout d'abord balbutia, en rougissant, sous le coup d'une vive émotion. Mais se ressaisissant, et payant d'aplomb, il répondit à son interlocuteur qu'il ignorait ce qu'avait pu devenir le marchand juif ; que probablement celui-ci avait continué à pérégriner, en nomade qu'il était, et qu'apparemment il devait se trouver fort loin, et la question en resta là pour le moment.

Mais deux jours après, et pour la troisième fois, le marchand apparut à nouveau en rêve au propriétaire, en lui apprenant cette fois que c'était bien l'aubergiste qui l'avait assassiné, pour s'emparer des valeurs qui lui avaient été données en gratification en sa présence, entrant à ce sujet dans des détails d'une précision extraordinaire.

Cette succession d'indications précises données en rêve frappa tellement l'esprit du propriétaire, que sans plus tarder, il se rendit auprès des juges de la ville voisine qu'il parvint à convaincre et desquels il obtint qu'une perquisition serait faite sans délai chez l'aubergiste.

Cette descente de justice fit non seulement découvrir les 300 florins, tant en banquenotes qu'en numéraire dont le détenteur avait été dépouillé, mais de plus, la culpabilité de l'aubergiste inculpé d'assassinat put être nettement établie.

La justice suivit son cours, l'aubergiste fut traduit devant les tribunaux et, convaincu de crime, il fut condamné à mort.

XXX.

Pour la traduction : P. H.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN